

Laforêt

**Proun
que tengon !**

**Tiendront-ils ..?
(Tome I)**

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

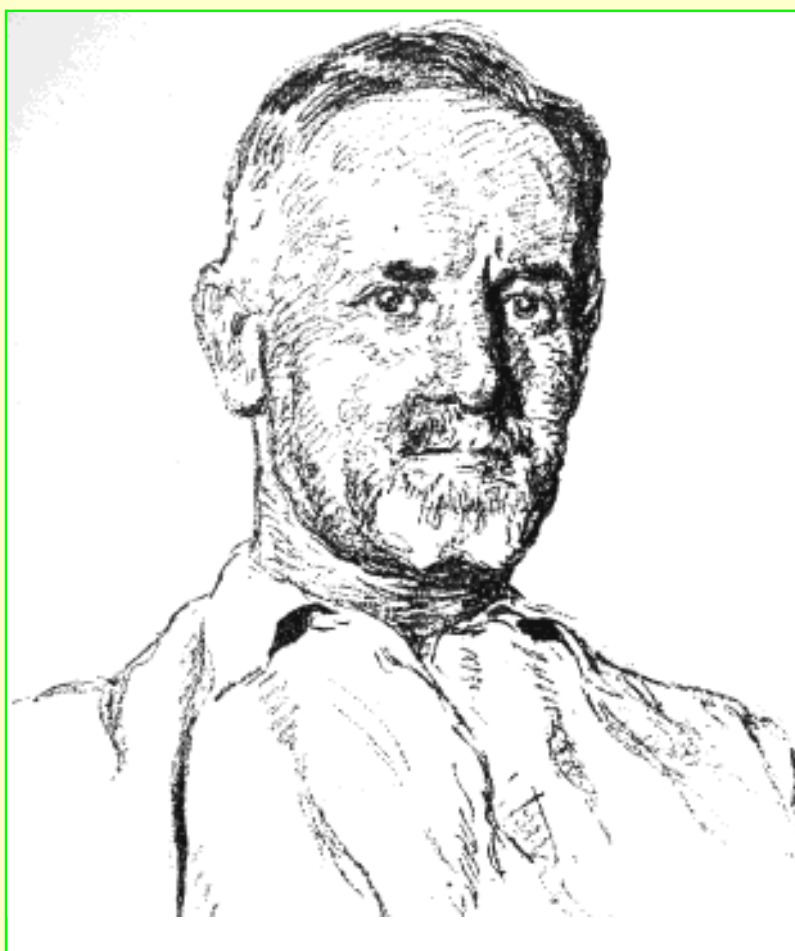
3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Laforêt

Proun que tengon !

Tiendront-ils... ?
(Tome I)



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Laforêt

**PROUN
QUE TÈNGON !**

TIENDRONT-ILS...?

Préface de Marc BERNARD

Portrait de l'auteur par A. ELOY-VINCENT



**AUX EDITIONS DE LA CIGALE
A UZES
EN LANGUEDOC**

1935

PRÉFACE

J'ai connu Laforêt par son poème a Charles Rieu. Cette langue sonore, virile, m'avait à ce point enchanté qu'il ne passait pas de mois sans que je me dise à haute voix les vers retentissants: Dins li campas di colo arroucassido... Un élan de sympathie me poussait vers le poète, car, par- de-là le plaisir que me donnaient ses vers, je sentaio chez leur auteur une force saine, populaire, qui m'attachait à lui.

Mes premières tentatives pour le rencontrer furent malheureuses; mais cette rencontre que je savais certaine, malgré les retards, eut lieu au milieu d'un groupe le gens je reconnus laforêt. Il était pareil à cette image que nous nous faisons des êtres que nous aimons sans les avoir jamais vus, image incertaine et précise, où l'accidentel ne s'est pas encore ordonné mais dont l'essentiel nous est familier et cher, et qu'au premier regard nous reconnaissons entre tous. Ce chapeau rejeté sur la nuque, ces yeux flamboyants de malice ou durs, ou - et c'est peut-être ainsi que je les aime le mieux - confiants, étonnés comme ceux d'un enfant, oui, tout cela m'était familier.

Nous prîmes rendez vous. Le dimanche suivant, par un sentier pierreux, je vis arriver Laforêt précédé le ses deux jeunes filles les bras ballants, les épaules balancées, il montait au flanc de la colline de son allure solide et calme de roulier. Il s'avanca sur la terrasse du maset d'où l'on découvre un admirable paysage le garrigue et, les mains croisées, la tête un peu penchée, les yeux mi-clos, il murmura qu'acò 's bèu ?

Puis, assis sur le petit mur, les jambes penlantes, ses belles mains de vieux travailleur posées bien à plat sur les briques moussues, il se mit a parler le son enfance, de Mistral, de sa langue, de ses chevaux, de ses amours, de ses haines. Et je compris que si depuis si longtemps j'attendais cette rencontre, c'était pour entendre Laforêt raconter ces belles histoires, pour avoir la joie de connaître cette voie vilrante, ce regard rayonnant de malice ou grave soudain, rêveur, attendri par un souvenir.

Nous étions assis autour de lui, silencieux comme devaient l'être les anciens quand un conteur leur lisait les poèmes homériques, abandonnés au charme des récits, tandis que, dans la chaleur de cet après-mili d'été, le vol des mouches faisait, sous la paille dorée et la treille derrière laquelle scintillait le bleu laiteux du ciel, une monotone et douce rumeur.

Nous suivions Laforêt dans les étroites rues d'Arles, ployant sous d'énorme faix de farine; nous le suivions, ruisselant de sueur, la poitrine, le dos, les bras recouverts de la blance et précieuse poussière, dans l'ombre du café où des ducs qui entouraient Mistral se serraient pour faire place au charretier à la droite du maître; nous le suivions tandis qu'il conluisait son chargement, de la tombée de la nuit au lever lu jour; nous riions au récit de ses joies et nous nous assombrissions à celui de ses peines; nous partageons ses

angoisses d'enfant quand il allait dans les ténèbres à côté de ses bêtes.

Et la parole l'or, inépuisable, jaillissait de sa bouche.

Adossée au ciel, sa puissante carrure se découpait en noir dans le ciel; son rire retentissait dans le silence de la campagne déserte qu'un brusque coup de vent, de loin en loin, soulevait.

Il me semble que jamais comme durant les heures passées là, sous le feuillage de cette vigne, je n'avais compris dans un élan de tout mon corps ce que peut être une poésie qui fait partie d'un peuple, qui coule avec son sang; poésie de chair qui se propage par le regard, la vivacité d'une voix, par le rire, par tout cet ébranlement charnel, cette rumeur sonore, ces sourires malicieux, rusés, dont j'étais le témoin.

Je voyais Laforet, debout au bord de la carrière, disant de sa voix éclatante à Charloun qui était au fond du cirque la pierre, le poème qu'il venait de composer en marchant sur la route : Dans le campas de colo arroucassido.... Hommage du conducteur de bêtes au berger. Et Charloun, levant la tête, éperdu, "se meteguè à ploura coumo un enfant".

J'imagine que ce jour-là, au flanc de cette colline tranché à vif, montant et descendant, les êtres de lumière, semblables à ceux que peignaient les primitifs, ont dû surgir sur la transparence de l'air.

Mais chez Laforêt le poète et le citoyen tiennent une place égale. Certains de ses premiers poèmes en témoignaient déjà, pour s'en tenir à son œuvre et ne point parler de sa vie militante. Tiendront-ils ? montre combien ces préoccupations viennent au premier plan chez l'auteur de Gàubi d'Enfant.

Qu'il s'agisse d'hommes ou d'événements Laforêt ne saurait demeurer neutre la richesse de son sang, une exceptionnelle vitalité font de lui un combattant; il réclame, il exige une place au premier rang dans la lutte qui dresse un monde neuf contre celui qui n'est fait que de la décomposition et tend, par son essence même à faire surgir, aggraver, multiplier les divisions humaines,

Dans Tiendront ils ?, Laforet s'est heureusement souvenu que l'humour pouvait être une arme tranchante, qu'il pouvait ruiner bien les préjugés, mettre à jour bien des bassesses; celui dont il se sert rappelle souvent le claquement du fouet qu'il a si longtemps fait retentir sur les routes de Provence.

Il était lien naturel que l'écrivain qui a puisé la majeure partie de son inspiration dans son amour des enfants, éprouve durement la haine de la guerre. C'est qu'elle ne se présente pas pour lui sous la forme métaphysique du «droit divin», mais bien dans la chair saignante des hommes, poursuivant des buts précis dissimulés sous le voile flottant des mots. Laforêt l'a faite, il sait par expérience quelle immense, quelle abominable duperie elle est pour les millions d'hommes que la contrainte jette, le fer en avant, les uns contre les autres

Dès 1919, il s'élève contre le blocus qui condamne l'Union Soviétique à la famine; il se range avec ceux qui proposent le désarmement complet de l'Allemagne, suivi de celui de la France; l'aide que l'état major français accorde si généreusement à l'état-major allemand pour briser dans ce pays la révolution naissante, il déclare que le prolétariat

français doit l'apporter à celui de l'Allemagne pour en finir à jamais avec les deux impérialismes.

Tournons-nous un instant; regardons les seize années écoulées, leurs monstrueuses récoltes; quel univers chancelant, prêt à retomber dans la barbarie et la guerre, nous presse de toute part : ces paroles n'ont-elles pas aujourd'hui un accent prophétique ?

Son origine, son tempérament, sa dure expérience de la vie, la réflexion ont amené Laforêt sur cette ligne droite qu'il peut aujourd'hui regarder avec une grande et légitime fierté. L'on verrait courir une souris d'un bout à l'autre d'un sillon rectiligne.

La vie aussi est une œuvre, Laforêt; la vôtre ne le cède nullement en qualité à celle qui est prise, vivante dans les feuillets de vos livres. C'est grâce à des existences comme la vôtre, ouvrant dans le même sens dans le monde entier, que les buts qui nous sont chers, se sont considérablement rapprochés de nous, et que les générations qui nous suivent comptent, contre vents et marrés, les atteindre.

Il était bon qu'au seuil de ce livre un plus jeune que vous témoigne publiquement de son respect pour une pareille droiture.

Juillet 1935.

Marc BERNARD.

Lou perqué d'aquest libre...

Es tout vist que lou qu'escrîeu, tèn pèr segur qu'en pougissènt au legèire la frucho de si pensié, de si vihado, de si remarco e de si mau de tèsto, adus sa part de vido à la Vido; valènt-à-dire soun degout d'òli que nourris la lus dóu calèu anti e sacra. Em' uno moudestio mai o mens aparènto, s'atribuïs uno part d'aquelo lusido e crèi, noun soulamen que soun destin es de faire lume au Mounde, mai tambèn i resulto seguro de sis esperfors.

Aquéu qu'a lou ti d'escrîeure, estènt tengu pèr tóuti coume fasènt mau en degun, demoro entendu, entre gènt resounable, de lou leissa à si farfantello.

Adounc, leissen-lou s'aligna d'esperéu eme l'elèi; leissen lou crèire, tout bonamen qu'ajudo lou Mounde à s'escantaha, e pièi leissen l'Aveni prene sieun de l'escafa.

Mai entre li que déuran s'accountenta d'èstre un pau mens duradis que si libre, resto d'acord que cadun fai obro utilo. Es ansin que, de touto bono fé, tóuti creson outra pèr l'Ideau..., eme lou I majour...

*

Se vène à recounèisse agué consciènci que fau un libre d'un necite doutous, es tout clar qu'escape à la tradicioun; mai alors es bèn d'asard se s'atrovo pas quauqu'un pèr se demanda coume vai que l'escrive. Es que mié-mau s'es à n'èu que s'adrèisso; mai se vèn

pièi à me pausa talo questioun, noun pode, sènso passa pèr mal estru, manca de ié respondre.

Sabe bèn, qu'un bon besoun, pode dire qu'es pèr faire coume lis autre, emai eiço, fugue uno escuso proun neblouso e que, en mai d'acò, d'ùni que i'a coumprenon mau que quauqu'un posque escriéure sènso que rèn lou bute aqui.

Se dise, ço qu'es vuei bèn passa de modo, qu'escrive pèr iéu, rèn que pèr iéu, alors degun coumprendra plus ço que i'és vengu faire l'estampaire.

Se dise qu'uno colo d'ami m'an suplica pèr que « sorte » moun manuscri, acò aura l'èr de faire entendre que lou manuscri en questioun es esta legi, pièi relegi à n-aqueli pàuri sacrifica de l'amistanço, li quau, pèr escapa à d'àutri legido, an rèn vist de meieur que de m'incita à soun estampage.

A dire lou verai, s'aquéu libre es esta « coumés » a pèr éu l'escuso de pas l'ague fa esprès; eme, pèr s'apara, de i'èstre esta mena pèr lis evenimen.

Cadun me creira, parai? s'afourtisse qu'en Juiet 1914, soun titre même m'èro pas vengu à l'idèio.

Adounc, pèr tant de boni resoun, l'indulgènci dóu juge-legèire ie desfautara pas.

*

Is ouro li mai peniblo dóu front èro d'asard se quauqu'un de nàutri recassavo pas d'ùni novo regaujouso que se despachavo de nous faire counèisse. Ero, lou mai souvent, li resson de pichot, o meme de grands escaufèstre que se debanavon à de centenau de kiloumètro d'aqui; dins de país que nous n'en souvenian plus gaire, e que, au regard de nosto situacioun un pau particuiéro, noun lèissavon vèire que si coustat bourlesc.

Acò venié, saique, de ço que, aguènt deja un pèd dins l'autre mounde, li misèri d'aquéu ount' erian tout-bèu-just estaca, nous aparèissien miès dins tout soun pau de causo.

Poudié se dire tambèn « l'art d'adouba lis evenimen...

... Belèu èro un d'aqueli poun de visto de « gousto-soulet » nous fasènt juja coume causo vano e sènso valour, tout ço que batié lis en-foro de nosto vido-vidanto, bestialo, atupido e mau seguro.

Se poudrié resumi noste estat d'amo, pèr aquest mot fèr d'un pelous venènt à saupre que la gripo espagnolo fasié, au siéu, obro destrùssi:

« Tambèn, sarié malurous que i'aguèsse qu'ici que se crèbo ! »

*

Li fa marca dins aquesti pajo, lis ai counta, desgaugna, roumança, pèr mi coumpan di trencado e dins de cas que fan auboura li péu, rèn que de ié pensa.

Si verai soun pas soulamen retrasènt pèr lou founs, mais crese bèn que se soun pas enclausi dins l'endré ounte li fau viéure.

Pèr l'utileta de soun raconte, dirai que pou se discuti...

A mens que l'on vogue bèn ametre qu'es bon de fustiga d'ùni ridiculis ardour bataiarello qu'afetavon aquelis acrebassi resta pèr comte, e li pretencioun au patrioutisme qu'a fichavon sens vergougno li « jusqu'auboutisto » de l'escritòri, de l'escupagno e dóu courage facile.

Traductions

Les traductions ont pour raison immédiate, de permettre au lecteur de suivre la pensée qu'un auteur exprime dans sa langue; mais leur but essentiel est d'engager ce lecteur à lire le texte, afin d'y découvrir certaines originalités propres au génie de chaque langue et qu'aucune traduction ne saurait révéler.

L.

Pourquoi ce livre ?.

Chaque auteur tient pour assuré qu'en livrant au public le fruit de ses pensées, de ses veilles, de ses observations et de ses migraines, il apporte sa part de vie à la Vie, en l'espèce, la goutte d'huile dont se nourrit la flamme de la lampe sacrée. Avec plus ou moins de modestie il s'attribue une part de ce rayonnement et croit, non seulement à son Destin qui est d'éclairer le Monde, mais aussi à l'efficacité de son effort.

Le maniaque de la plume étant généralement considéré comme inoffensif, il est tacitement convenu, entre gens raisonnables, de le laisser à ses illusions.

Laissons le donc se classer lui même parmi « l'élite »; laissons-le croire qu'il participe simplement à l'équilibre du Monde et laissons à la postérité le soin de le réduire à l'état de rature.

Mais, entre ceux-là mêmes qui devront se contenter d'être un peu moins éphémères que leurs livres, il demeure entendu que chacun fait œuvre utile et c'est avec la plus parfaite bonne foi que tous croient servir l'Idéal... avec un I majuscule.

*

Si j'avoue avoir conscience de publier un livre qui est loin d'être indispensable, je romps, évidemment avec la tradition; mais alors il peut se trouver quelqu'un qui soit tenté de se demander pourquoi je l'ai écrit... Le mal n'est pas grand s'il se pose la question à lui même, mais si c'est à moi qu'il s'adresse, je ne puis, sans manquer de courtoisie me dispenser de lui répondre.

Certes, je pourrais, à la rigueur lui dire: « C'est pour faire comme tout le monde », encore que ce ne soit qu'une excuse assez vague et qu'au surplus l'on comprenne mal comment quelqu'un peut écrire sans y être absolument contraint.

Si je déclare, ce qui est bien périmé aujourd'hui, que j'écris pour moi seul, pour ma satisfaction personnelle, alors on s'expliquera mal l'intervention de l'imprimeur.

Si je dis que des amis nombreux ont insisté pour que je « sorte » mon manuscrit cela semble indiquer que le sus-dit a été déjà lu, puis relu, à ces victimes de l'amitié, lesquelles n'ont rien trouvé de mieux, pour échapper à une re-audition, que de m'en conseiller l'impression.

En vérité, si ce livre a été « commis », il a l'excuse de ne pas avoir été prémédité, avec, à sa décharge, d'avoir été provoqué par les événements.

L'on me croira, j'espère, si j'affirme qu'en Juillet 1914 l'idée de son titre ne m'avait pas même effleuré.

En raison de ces circonstances, l'indulgence du lecteur-jury ne saurait lui faire défaut. Aux heures les plus tragiques du front, il était rare que l'un d'entre-nous ne reçoive quelque nouvelle réjouissante dont il s'empressait de nous faire part. C'était le plus souvent les échos de petits, ou même de grands drames domestiques, qui se déroulaient à des centaines de kilomètres de là, en des pays au visage devenu imprécis, et qui, par rapport à notre situation particulière ne laissaient apparaître que leur côté burlesque. Cela tenait sans doute à ce qu'ayant déjà un pied dans l'autre monde, les misères de celui duquel nous étions en partie détachés, se traduisaient par des rapprochements qui en révélaient toute l'insignifiance. Cela peut s'appeler aussi: l'art d'accommoder les événements...

Sans doute était-ce encore une des formes de ce sacré égoïsme qui nous portait à considérer comme sans intérêt tout ce qui ne faisait pas partie de notre vie présente, animale, stupide et précaire.

Notre état d'âme se trouve assez bien résumé par ce mot féroce d'un poilu apprenant que chez lui la grippe espagnole causait des ravages énormes:

«Ce serait malheureux, tout de même, s'il n'y avait qu'ici que l'on crève!»

*

Les faits notés dans ce livre, je les ai racontés, mimés, romancés, à mes copains des tranchées et quelquefois dans des circonstances dont l'évocation seule fait encore frémir. Leur authenticité est, non seulement rigoureuse quant au fond, mais je crois pouvoir affirmer qu'ils ne sont pas exclusifs aux lieux où je les situe.

Quant à la nécessité de les publier je conviens qu'elle est contestable...

A moins que l'on admette l'utilité de souligner le ridicule achevé de ces ardeurs belliqueuses dont se paraient les « laissé-pour-compte » de la réquisition et les prétentions au patriotisme qu'affichaient impudemment les jusqu'au-boutistes de la plume, à la salive et au courage faciles.

Quàuqui remarco

Cadun saup pèr n'ague fa la provo, queti baloufo, queti cambiamen de semblanço podon supourta li mèmi causo, segound que s'espinchon de biais, o de poun diferènt.

Un libre que se relegis dins de pountanado autro, o dins un estat particuié de l'èime, pòu agué d'acepcioun que se fan contro. Peréu, talo letro escricho lou cor gai e la plumo lèsto, pou, en arribant à soun destinatàri èstre d'un tristun à vous tira de lagremo. D'uni d'aqueli letro, mandado i pelous dóu front, sousclant subre de lagno d'uno vertadièro desesperanço, adusièn lou sourirre e tàli recoumandacioun tirado di meieur sentiment, poudien, à n'un moumen vougu, aguedre l'èr d'escfi fèr o de simplò galejado.

Assetado souto la lampo famihèro, la bravo mouié esclvié:

«—Ai proun penasso pèr acaba 'questo letro; li pichot fan à moun entour un chafaret que m'entèsto »...

Venien pièi, li counsèu afetuou:

«— Gardes pas ti pèd bagna! »...

Vesès d'ici la mino dóu pelous legissènt eiço souto un tir de barrage e dins l'aigo jusqu'i geinoun...

«—Siéu bèn lagnado »—disié la bono mouié...

« E iéu, alors! »—ço disié lou bon pelous...

Aro, pèr ço qu'èro di: «—Counservo-te », bello finido de chasco letro, aurié bèn vougu ansin faire, lou paure, mai de queto ajudo èro soun voulé dins aquelo estiganço, quand tout, à soun entour, coumploutavo à soun avalimen?

Basto ! Bèn d'escaufèstre tengu pèr majour; d'ùnis espavènt counta o espremi avien pres figuro d'espetaclousi farcejado en travessàn li quàuqui centenau de kiloumetro que li desseparavon dóu front.

Es ansin que la letro journadiero m'adusènt tóuti fresco de novo que me rejougnissien, dès, o douge jour après, pèr lou jo nourmau d'un triage fantisierous, e nòsti enfugido desvariado d'un seitour à l'autre, me faguèron segui e marca à mesuro de soun evoulun, li fa de guerro que se debanavon dins ma vilo natalo.

Es pèr acò, tambèn, que m'aproumetegùère, se d'asard tournave, de rebasti quauque jour aqueli fa coustié de l'istòri e de fissa, pèr la gouvèrno de mi counciéutadan, li fa e gest qu'abouleguèron e coumoulèron la vido de la Céuta, dins aquelo pountanado que vai dóu dous d'avoust 1914, au 11 de novèmbre 1918.

A tout lou mens, tau que me semblèron, vist di cresten dóu Mort-Ome, di baïssou enfangousido d'en Champagno o di fourest desbrancado de l'Argouno.

Quelques remarques

Chacun sait pour l'avoir expérimenté, quelles altérations, quels changements d'aspect peuvent subir les mêmes faits selon qu'ils sont observés sous des angles divers.

Un livre relu à des époques différentes de la vie, ou dans un état d'âme particulier peut très bien ne pas avoir les mêmes acceptions et une lettre écrite d'une plume légère et d'un cœur joyeux, peut, en touchant son destinataire, être triste à pleurer.

Certaines de ces lettres adressées aux poilus du front, geignant sur des faits d'une infinie désespérance faisaient sourire, et telles recommandations s'inspirant du meilleur sentiment, pouvaient, à un moment déterminé revêtir un caractère de féroce ou plaisante ironie.

Assise sous la lampe familiale, la bonne épouse écrivait: —« J'ai beaucoup de peine à terminer cette lettre; les enfants font autour de moi un vacarme étourdissant ».

Suivaient les conseils affectueux

— « Ne garde pas tes pieds mouillés ! »

Imaginez la g... du destinataire lisant sa lettre pendant un tir de barrage et dans l'eau jusqu'aux genoux...

— « Je suis très ennuyée » disait la bonne épouse.

— « Et moi donc! » pensait le bon poilu.

Quant aux « Conserve-toi bien », ultime recommandation de chaque épître, il eut bien voulu s'y conformer, le pauvre, mais que pouvaient ses efforts dans ce but, lorsque autour de lui tout conspirait à sa destruction,

Enfin, bien des événements considérés comme très sérieux; certaines épouvantes, certains drames racontés ou exprimés avaient pris, en franchissant les mille ou douze cents kilomètres qui les séparaient du front, toutes les apparences d'inexprimables cocasseries.

C'est ainsi que ma lettre journalière m'apportant, toutes fraîches, des nouvelles qui me parvenaient dix ou douze jours après, par le jeu normal d'un tri fantaisiste et nos fuites éperdues d'un secteur à l'autre, me fit suivre et noter au fur et mesure de leur évolution les faits de guerre dont ma ville natale était le théâtre.

Je me promis donc, en cas de retour, d'évoquer un jour ces à-côtés de l'histoire et de fixer ainsi pour l'édification de mes compatriotes, les faits et gestes qui agitèrent et remplirent la vie de leur Cité pendant cette période du 2 Août 1914 au 11 Novembre 1918.

Du moins, tels qu'ils m'apparurent considérés du sommet du Mort- Homme, des tranchées boueuses de la Somme ou des forêts ébranchées de l'Argonne.

Pount de visto...

I'a de segur proun de biais de servi soun pais e li eros d'aquesto istòri m'an, proun fes afourti, em'uno poulido asseguranço, que li mai boucaniéro èron pas fourçadamen li mai fruchièro.

D'après eli se soun pas proun mes en relèu lis esperfors, lis iniciativo, la boulegadisso inteligènto e sèns proufié, d'aqueli que de resoun, regretouso pèr eli, retenien à sis oustau.

Insistaraï pas sus ço que poudien caupre de franquesso aqueli regret...

Es bèn vrai qu'aquest avié pas fach esprès de naisse pèr lou bel an de Dieu 1866; ni mai que l'autre avié pas, sèns mai, fa crèisse sa nisado de quàuquis unita dins la soulo estiganço de passa pèr maio au recrutamen.

Coume l'autre, qu'acipavo uno repugnènço marcado pèr la vido campèstro que menavon li bataiaire, afourtis que li service que poudié rèndre en fasènt valé uno usino adoubado de biais pèr li besoun de la desfènso nacionalo, èron d'uno meno touto autro qu'aqueli qu'aurié pouscu rèndre dins lou mesclun di coumbatant descouneigu. Es un biais de vèire que pòu s'apara au regard de l'ensemble e s'afourti au regard de sa proprio counservacioun.

La provo qu'acò pòu se desfèndre es que l'an desfendu emé fogo; que lou desfèndon encaro e qu'en mai d'acò, si resulto i'an baia de dré à l'amiracioun d'aqueli que pousquèron jamai destousca lou mendre pichot « filoun » que i'assegurèsse un escapatòri de tout, repaus.

S'es pas proun avaloura la founsour d'aquelo dicho d'un pelous que s'es pièi virado en trufarié

« — Proun que tèngon... eilabas ! »

An tengu, pamens. Aurien tenguu bèn mai encaro s'èro esta necite. Se disien lest à persegui enjusco à l'escrapouchinamen de l'Alemagno, soun umeliacioun, sa rouino, soun destrùssi toutau, soun espeçage définitiéu. Li mai enferouna parlavon ni mai, ni mens, que de l'escafa de la carto dóu Mounde... Pas mai !... Pèr aquesti, diran vuei encaro, que s'es pas vist lou « bout ».

Subre-tout, pàuris acrentousi, anes pas ié parla di mort qu'aurie fougou apoundre i mort... « Quand l'on s'es acoustuma à li counta pèr milioun, eli vous diran, de que pòu faire (a leva li que recasson li foutrau) quàuqui milo de mai o de mens?... Quouro es question d'interès patriau ».

Es acò lou resounamen majour, espilant di vertu li mai z-auto e d'eitant mai desinteressa, qu'un cop de mai, se disien lest à-n'afrounta emé courage tóuti lis esprovo, tóuti lis entravadis atenènt à l'estat de guerrou qu'amatavo tout lou païs. Ah! l'istori de la guerrou à pas encaro destapa tóuti li recantoun de la tristesso, parai, car fraire d'armo aliuencha ??

N'en demande excuso i: Pau Reboux, H. Barbusse, Roland Dorgelès, Remarque, Bourrillon e quàuquis àutri coumpan dóu Mort-Ome, d'en Champagno o d'aiours... mai nous fau bèn counveni que noun l'avèn vist, lou dramo... que pèr un trau..., e trop de proche... talamen de proche que d'uni i'an leissa la visto !

Es quouro se ie seran apoundu li detai de la pichoto istòri, que la Grandò Istòri prendra sa figuro vertadiéro.

Points de vue...

Il y a certainement bien des manières de servir son pays et les héros de l'histoire dont j'entreprends la narration, m'ont plus d'une fois affirmé, avec une conviction du meilleur aloi, que les actes les plus tapageurs n'étaient pas forcément les plus efficaces. Selon eux, l'on n'a pas suffisamment mis en lumière les efforts, l'initiative, l'activité intelligente et désintéressée de ceux que des raisons, qu'ils déploraient amèrement, disaient-ils, retenaient à leur foyer.

Je n'insisterai pas sur la légitimité ou la sincérité, de ces regrets...

Il est évident que celui-ci n'avait pas demandé à venir au monde en l'an de grâce 1866 et que celui-là n'avait pas, de propos délibéré, accru de quelques unités sa progéniture dans le seul but d'échapper au recrutement. Tel autre, atteint d'une invincible aversion pour cette vie de « Camping » imposée aux combattants, atteste que les services qu'il rendait à l'arrière en exploitant une usine intelligemment adaptée aux besoins nationaux, avaient une toute autre importance que ceux qu'il eût pu rendre dans l'anonymat d'une formation combattante. Or, ceci lui paraît soutenable au point de vue général et indiscutable au regard de sa conservation personnelle.

La preuve que la cause est parfaitement défendable, c'est qu'ils la défendaient parfaitement; qu'ils la défendent encore, et qu'ils ont, en raison des résultats probants, acquis des droits indiscutés à l'admiration de ceux qui ne découvrirent pas le moindre « filon » qui eût pu légitimer un resquillage de tout repos.

L'on n'a pas suffisamment mesuré la profondeur de cette réflexion d'un poilu prise pour une boutade:

« —Pourvu qu'ils tiennent, là-bas! »

Ils ont tenu cependant. Ils eussent tenu plus longtemps encore si les nécessités nationales l'avaient exigé.

Ils étaient « fin prêts » à poursuivre l'effort jusqu'à écrasement complet de l'Allemagne, sa dévastation..., son humiliation..., son démembrement définitif, sa ruine totale. Les ultras proposaient de la rayer de la carte du monde!

Pour eux, et aujourd'hui encore, l'on n'est pas allé « jusqu'au bout ». Surtout, ô timorés! n'objectez pas les morts à ajouter aux morts: «Lorsqu'on est arrivé à les chiffrer par millions, disent-ils, qu'est-ce à la vérité (exception faite pour les intéressés) quelques milliers de plus ou de moins lorsqu'il s'agit de considérations d'ordre national? »

C'est l'argument décisif, s'inspirant des plus hautes vertus et d'autant plus désintéressé qu'ils acceptaient bien, eux, de supporter encore, stoïquement, les brimades et les incommodités inhérentes à l'état de guerre qui sévissait sur toute l'étendue du territoire.

Ah! l'Histoire de la guerre est loin encore d'avoir révélé toutes ses tristesses, toutes ses affres..., n'est-ce pas, chers frères d'armes éloignés?

Je m'en excuse auprès des P. Reboux, des H. Barbusse, des R. Dorgelès, des Remarque, Bourrillon et quelques autres copains du Mort-Homme, de Champagne ou de la Somme, mais il faut bien nous dire que nous n'avons pu voir que quelques petites faces du drame et de trop près encore..., de si près qu'on en était aveuglés.

Complétons donc, en y incorporant les pages de la petite histoire, le visage de la Grande Histoire.

Li noun moubilisable

Tout lou fais de souffrènço qu'a poussu se carga, aguènt trouba balans avantajous dins lou proufié di « dre aquist ». (vèire pèr acò, li dicho Clemenceau, Poincaré e àutri couiounige parieramen istouri) es mau pourta de n'en charra'n coumpagno. Mai rèn empacho que l'on s'apietousigue sus lis ànci d'aqueli que, lieun dis evenimen, devien s'acountenta de la maigro arribado di supousicioun, dóu biais de faire vèire li causo di « tres estello » de la grandò prèisso..., e pièi de si pròpris inducioun, imaginacioun e deducioun coungreiarèllo mai o mens seguro de fisanço e de necite reviscoulage.

Tenènt d'à-mens, em'uno semblanço de resignacioun, l'implacable esta- siau di drapelet tanca subre la carto; es pas qu'aguèsson cregnènço... segur, mai tambèn i'arrivavo d'escampa aquest cri doulènt

« —Mai de que fouton, eilamount ? »

A part acò, èron, coume que nen vague, fisançous! Ah ! queti bèus eisèmple de courage e de tenesoun, baiavon pèr pas rèn i pelous permissiounàri, un pau vergougous de se dire las davans tant counfourtanto ardidesso.

Aquel eisèmple, vengu dóu pople di patiras, countribuïguè pèr sa part à mantène lou mourau à l'aussado marcado pèr lou baroumètro ouficiau. Quetis ufanousi e saberudi charradisso espilèron d'aquelo necessita de tène sèmpre lou mourau dins soun même tebés.

Generau, courounèu envejous de la Coupolo, se i'apliquèron dins de communica militarimen academi.

Miès que soun sabre, sa plumo couchè lou cafard. Eron d'eitant miès qualifica e bon juge que vesien li causo de plus aut pèr raport au detai e de plus lieun pèr miès vèire l'ensemble emai pèr de resoun de simplo securita.

Alargant, largavon tout soun Sabé pèr servi la Patrio, alors qu'aurièn pouscu, s'avièn vougu, se leissa viéure d'uno retreto bèn gagnado, dins aqueli quaranto an de bon service, entre dos guerro eitant marrido l'uno que l'autro... ço disien...

Pèr nàutri, d'abord que sian tourna, es tout vist qu'avèn agu de chanço. Es nàutri que sian li crespina... D'efet, pèr pau que l'on ié pense, sauto is iue dóu mai tucle que lou role que s' es atribuido la « Chanço » est d' uno espetaclouso diversita e, dins proun de cas, farie crida miracle!

Aquest, pèr eisèmple, aguè la « chanço » de n'ague qu'un bras o qu'uno cambo de derraba..., aquest de ie leissa just un iue..., l'autre de n'ague la « gulo » qu'estrifado (aurié pouscu èstre empourtado!) Enjusco à n'aquest qu'aguè la bono chabènço d'èstre tuia dóu cop..., eitant bèn aurié pouscu n'èstre que blessa e gingoula noun sai quand de tèms avans li darrié badai.

Es pèr ço qu'erian bèn penetra d'aquelo verita dóu moumen que de fes cantavian coume s'èro de bon arriva:

« Se dis qu'avèn tóuti li chanço... »

« O tóuti li chanço Iis avèn... » »

Pèr aqueli que cantavon, acò retrasie proun lou verai de l'ouro viscudo.

Les non mobilisables

Les souffrances endurées ayant trouvé large compensation dans les « avantages » des droits acquis (voyez discours Clémenceau, Poincaré et autres foutaises également historiques) il est de mauvais goût d'en parler en société.

Rien ne s'oppose cependant à ce que l'on s'apitoye sur les angoisses de ceux qui, loin des événements, en étaient réduits à la maigre pâture des hypothèses; aux interprétations tendancieuses des « trois étoiles » de la grande presse; enfin à leurs propres inductions, pronostics et déductions, générateurs plus ou moins infaillibles d'optimisme et de

nécessaire réconfort.

Considérant pendant des mois, avec une apparente résignation, l'implacable immobilité des petits drapeaux fichés sur la carte, ils ne doutaient pas, certes, mais il leur arrivait parfois de laisser échapper ce cri douloureux: « Mais qu'est-ce donc qu'ils foutent là-haut? »

Par ailleurs, ils étaient envers et contre tout confiants. Ah ! le bel exemple de courage et de sérénité qu'ils donnaient (et combien gratuitement) aux permissionnaires, un peu honteux tout de même d'avouer de la lassitude devant tant de réconfortante crânerie.

Cet exemple venu d'en-bas, contribua pour une large part à maintenir le moral à la hauteur fixée par le baromètre officiel.

Quelles magnifiques et savantes dissertations inspira cette nécessité de maintenir le moral à une température régulière.

Généraux, colonels en mal de Coupole, s'y distinguèrent en des communiqués militairement académiques. Leur plume, mieux que leur épée pourchassa le cafard.

Ils étaient, du reste, d'autant plus qualifiés et impartiaux qu'ils jugeaient de plus haut, pour mieux voir le détail et de plus loin pour des raisons d'ensemble et de sécurité.

Généreusement, ils mettaient leur compétence au service de la Patrie, alors qu'ils n'auraient eu qu'à jouir d'une retraite et d'un repos bien mérités, après quarante années de bons et loyaux services entre deux guerres également cruelles..., qu'ils disent...

Pour nous, dès l'instant qu'on en est revenu, la conclusion qui s'impose est que l'on eut de la « Chance ». C'est nous qui fûmes les vernis.

En effet, un peu de réflexion montre aux moins clair voyants que le rôle joué par la « Chance » est d'une incroyable diversité et, en certains cas, relève du miracle.

Celui-ci, par exemple, eut la « chance » de n'avoir qu'un bras, ou qu'une jambe d'emportés; l'autre de n'y perdre qu'un seul œil; l'autre de n'avoir la gueule « qu'amochée » (elle eût pu être enlevée totalement). Celui-ci eut la bonne fortune d'être tué net..., il eût pu tout aussi bien n'être que blessé et gémir longuement avant d'expirer...

Pénétrés de cette réalité provisoire il nous arrivait de chanter avec une certaine conviction

On dit que nous avons toutes les veines...

Oui toutes les veines nous les avons... »

Pour ceux qui chantaient, cela résumait assez la vérité du moment.

La moubilisacioun

Adounc l'auvèri se descadenè, aquéu jour glouriousamen mal-astrous, dóu 2 d'avoust; noun pas soulamen sus aqueli que partien, mai encaro (d'un pau mai escriviéu: subre-tout) sus aqueli que demouravon. Emé, pamens, aquest avantage pèr li que s'en anavon, qu'avien plus, à parti d'aro, de s'ensoucita d'un fais de preocupacioun

materialo, enfetanto emai empachativo de la vido vidanto .

Aurien meme poussu, sènso que ie desfaute, leissa au fougau d'ùni pichòti causeto d'un semblant indispensable e que i èron, aro, plus de founs necito; coume bèn dirian: la cervèlo, lou sicap, la sensibleta, etc., etc.

Desenant, de tèsto anavon pensa pèr éli, ispira, mena, countouroula sis ate. D'èime, que se disien superiour, prenien pèr éli lis iniciativo li mens previsto, d'ounte espilavon touto meno d'entravadis qu'aurien poussu s'evita e d'ùni decisioun au tout dessonado.

Tau èro soun bon voulé

Dins un vira d'iue, tóuti li qualita rejouncho pèr faire d'un ome uno forço; uno forço bouleguivo, d'idèio e fruchièro, se veguèron aclapado, mesclado, foundudo dins un mole d'un calibre unenc; pèr fin de n'en sourti un blot-arrage; sarra, pouderos dins sa tu clo passiveta

Es acò, crese, uno definicioun à pau près justo d'aquelo disciplino que se dis èstre « la forço majouro dis armado ».

Se saup, d'efet, que se l'afecioun dóu soudard pèr soun capo, se provo pèr ço que s'apèlo « li marco esteriouro dóu respect »; li qualita dóu « bon soudart » se provon pèr li « marco esteriouro d'un inteligènt abestissamen».

Es pèr aquelo resoun que li dicho nescio, tàli que: « Lis auren », « i'anes pas », « es la guerro ! », « Daut ! li mort! ., « Se n'en pas faire », « Siéu dóu Ruou! » e tant d'àutri, prenguèron figuro de dicho seriouso emai uno autourita davans laqualo calèron tóuti li dicho qu'avien uno valour dins lou parla ourdinàri.

Miès qu'acò: li moubilisèron pèr constituï touto uno equipo d'idioutisme plenié, expandi, adóuta e adouba pèr li besoun d'uno causo que, ma fisto, escupissié pas sus li plus pichot mejan.

Seguirèn pas lou pelous, la biasso bèn garnido, de ço qu'avié près à la pitaço famihalo e bèn aleissouna sus la coumplido dóu mai simple dóu mens coumplica de si devé: Mouri en bon soudard »...

Counsèu que ie pourgissien en abounde aquéli que, pecaire, un destin mau-voulènt coundanavo à vièure en civil, foro di tenamen glourious.

Es, adounc, d'aquesti que parlaren, pèr fin d'escafa uno dis erreur li mai expandido d'aquelo pountanado talamen treboulado que li couneigudo li mies assetado de l'eisistènci acostumado recassèron, emai se faguèron i desmentido li mai esglariado.

La mobilisation

Donc, le cataclysme s'abattit en ce jour glorieusement néfaste, non seulement sur ceux qui partirent mais aussi (j'allais écrire: surtout) sur ceux qui restèrent. Avec cet avantage pour les partants qu'ils n'avaient plus à se préoccuper, désormais, des détails matériels et toujours fastidieux de leur quotidienne existence. Ils auraient même pu sans inconvénient aucun, laisser au foyer quantité de choses réputées indispensables et dont ils n'avaient absolument que faire..., telles par exemple que le cerveau, l'esprit d'initiative, la sensibilité, etc., etc. Des cerveaux pensaient pour eux; inspiraient,

dirigeaient, géraient et contrôlaient leurs actes. Des esprits, dits supérieurs, prenaient pour eux des initiatives d'un imprévu déroutant, d'où découlait une incroyable variété d'inconvénients parfaitement évitables et des décisions d'une incontestable inutilité. Car tel était leur bon Plaisir.

Toutes les qualités qui font d'un homme une force, une force agissante, pensante et productive, anihilées, confondues, coulées en un moule d'une désespérante uniformité, pour constituer un bloc compact et formidable d'aveugle passivité.

C'est là une définition assez précise, je crois, de cette « discipline qui fait la force principale des Armées ».

Chacun sait en effet, que si l'amour du soldat pour ses chefs se manifeste par ce qu'on est convenu d'appeler: « les marques extérieures du respect», les qualités qui font le « bon soldat » se manifestent par les marques extérieures d'une intelligente incompréhension.

C'est pour cette raison que des expressions telles que: « Ne cherchez pas à comprendre », « On les aura ! », « N'allez pas là-bas ! », « C'est la guerre », « Debout les morts », « Ne pas s'en faire », « Je m'en fous ! », etc., etc. prirent un sérieux tout au moins inattendu et une prépondérance à laquelle se subordonnèrent toutes les locutions admises jusqu'ici dans le langage courant.

On les mobilisa littéralement pour la constitution de cette phalange d'idiotismes adéquats, répandus, adoptés et adaptés aux besoins d'une cause qui, décidément, ne répugnait pas aux plus petits moyens.

*

Nous ne suivrons pas le poilu, dûment lesté d'un bon colis prélevé sur la pitance familiale et non moins bien pourvu de conseils judicieux sur l'accomplissement du plus simple, ou tout au moins du plus facile de ses devoirs: mourir en soldat.

Conseils généreusement prodigués par ceux qu'un destin malveillant condamnait à vivre en civils, hors de la zone glorieuse.

C'est donc de ces derniers que nous nous occuperons afin de réparer l'une des erreurs les plus répandues en cette période à ce point troublée, que les notions les plus accréditées des conditions normales de l'existence reçurent et acceptèrent les plus effarants démentis.

Aqueli dóu Coumitat

La Patrio ie demandant rên, en fa de Devé, s'avisèron de se n'en créa, ço qu'es deja la marco d'un bel enaussamen d'amo.

Au just, s'es jamai pou scu saupre quau es que, dins Sant-Gile, faguè de soun sicap aquelo premiéro acampado de eros bountous. Es de crèire qu'acò fuguè, dins l'èime de cadun, butado iresistiblo, flouresoun de sentimen sourgentant d'esperelo de la situacioun; uno se inamoussablo de sacrifice, un regounfle de fe, de devouamen e de

patriotisme descouneigu. Lou premié fa, fuguè de se n'en benastruga coume se dèu, lis un lis autre, en fasènt comte, deja, d'uno recouneissènço mai ouficialo.

Semblo bèn que l'ouro es vengudo de rendre publicamen l'oumenage que s'ameriton aquéli grand descouneigu, rebalant uno vidasso sansougnouso, enterin que ié cremavo au cor la flamejado sacrado dis erouisme inasadoula.

A tout segneur, tout ounour, noumarai bèu premié: Cartagèno.

Astra pèr de causo majouro, ço que jusqu'à vuei i'avié desfauta, èro lis oucasiun se prestant à l'expandimen de si forço capoulierenco. La guerro s'encapè èstre l'evenimen proun ample pèr s'endeveni à mirando emé si mejan dourmihous.

Anavo, pamens, baia la mesuro justo de ço que poudie s'espera d'uno voio, jusco aqui restancado, mai que cercavo rèn mai que soun expandimen. Es pas que fuguèsse, à bèn dire, demoura estadis dins un atupissènt desóubramen.... nàni... d'ùni disien meme qu'aloungavo si vihado jusco vers lou matin. Cabiscòu de soun ciéucle, sèmpre n'en sourtissié beu darrié.

L'Astrado i'avié fa douno d'un goust marca pèr la pinturo e d'uno imaginacioun talamen alarganto, quevous pintavo un leva de soulèu, o meme soun tremount, à queto ouro que fugue dóu jour o de la niuech... Asseguravo, em'un pichot èr simplet, que i'anavo mai que ben, que, bonadi l'espetaclous poudé de soun ispiracioun, vesié touto causo en miès e mai veraio que ço que mostro la Naturo chanjadisso e fantisierouso.

Se couifavo « à l'artista » d'un capelas à gràndis alo; s'encravatavo à l'eicentri; péu emai barbo miech espeloufi; un lèisso-m'esta, mié-roumanti e se baiavo, en mai, un d'aqueli biais d'apouderamen fasènt mespres dis escasènço que vous fasié crussi li dènt. Li cambo de si braio, en flouquejant autour de si boutèu de gau, avien l'èr de demanda l'apuiage à- n'un quaucarèn de sèmpre fugitiéu. Avié pas qu'acò pèr éu; lou mème Sort bèn-voulènt e tutelàri, en mai d'aguedre adu sa neissènço dins li meiouri coundicioun crounoulougico, valènt-à-dire: après son paire ; l'avié enrichi d'un fraire au tout remarquable pèr sa sapiènci, sa retengudo, em'un èime de tenesoun que i avien counquista estimo e fisànço de si counciéutadan. Aquest fraire èro pèr Cartagèno, lou fraire « paro-foutrau », lou fraire « passopertout » de l' outourita dóu quau s' abihavo em' un sens gèino alargant.

A part acò es pas que fuguèsse francamen ahissable, estènt lou fraire d'un tau fraire, mai soun ana « peto-se » e reboundin l'asseguravon pas, ni mai, d'uno counsideracioun trop marcado.

D'ùni, meme, anavon jusqu'à faire ausi que sènso ague, coume se dis « une figuro à bacèu », avié à-pau près tout pèr eigreja l'image d'un paréu de moustas s'empegant d'espereli sus si gauto sènso se ie trouva trop despaisado.

Un pichot raconte, au tout vertadié, baiara uno ideio de ço qu'èro assoulu: avié manda soun baile-carretié carga un viage de gravo dins la carriero que ma femo countuniavo de mena. S'estènt encala, la coublo de mièu, après quàuquì cop de coulas sens resultado, s'èro dit de plus assaja e recassavo, eme la plus molo indiferènci renegage e fouitejage. Cartagèno sort d'aperaqui, capèu en bataio, barbo flouquejanto; eme soun brassard, sa cano, e péu esfoullissa

—« Sourtès-vous d'aqui! » fai au carretié. Cournand ruste, fouitejado...

renegage...,paspèr aquelo... la coublo boulego pas.

—« Sourtès d'aquí, N. d. D. bramo lou patroun, quau coumando ici, es vous, o es iéu? »
— « Pèr aro, coupè ma femo, un brisoun mouqueto, m'es d'avis qu'es vòsti mièu ». S'agantè pas, sus lou cop, si vue jour de presoun, es que li poudé dóu Coumandant de la Plaço anavon pas encaro enjusco aquí.

Avié pèr coulègo e amiratour un brave ome de counsihé municipau à vido que, despièi lou tiers d'un siècle travessavo, mut e pausadis, li chavano que, de fes que i'a, roundinavon is alentour e dins la coumuno. Se ie fasie remarca pèr uno afiscacioun eisemplàri, e uno atencioun bèn tàlamen afetado que poudias pas dire, au just, s'èro que la question en discuto l'apassiounavo, o s'èro lou signe marcant que ié coumprenié pas rèn.

D'aiours teniè sèti eme la memo afecioun dins tóuti li counsèu amenistrant li soucieta de la vilo; ounte, fauto d'un tarabast atravali, o de lume esbleugissènt, adusié l'assoulant ensignamen d'uno ingarissablo pountualita.

S'estènt, de jouinesso, vouda à coumta pèr rèn, i'arrivavo sènso peno e se n'en cresié pas. Pourtavo ahissioun i reboussié e li « bèn entendu! » bèn entendu !» « perfetamen! » (souleti fraso de soun voucabulàri), que clavavon caduno di sourtido de soun entre-parlaire, prouvavon eme elouquènci, se se pou dire, ounte jusco anavo soun èime d'apasimen.

Dise, emai pense, que venguè vièi jouve-n'ome, pèr pas s'asarda à faire lou bonur d'uno femo, ço qu'es pas bèn-segur, e que mouriguè pèr èstre agradiéu à sa neboudaio... e aquí, manquè pas soun cop.

*

Uno colo mai que mai simpatico èro coustituido de particularita i'avié vougu d'èstre très bèu-fraire qu'aquelo apela « li Tricougnas ». En francés acò dis pas grand causo, mai nosto lengo l'esplico tout naturalamen: «tri» pèr « tres » e pièi cougnat. A-n'aqueli «tricougnas», o tricougnat, se i'èro apoundu un autre voulonttari que sa garenado d'enfant avié fa escapa à l'ordre d'apèu, mai que n'èro quand meme, eme li tricougnas, d'un patrioutisme à touto esprovo. Es meme en resoun d'aquéu sentiment resouna qu'a óubra de soun miès pèr counserva à la Franço, aqueli di siéu que cresié capable d'abari, coume éu, d'aboundousi nisado. Falié bèn prevèire quauqu'un pèr atouri li vueje ?

Aquélo quatreto s'èro réservado la messioun delicado de faire veni, plan- planet, li famiho i gràndi joio de l'immourtalita, qu'acò èro, cadun lou saup, d'aguedre un di sièu mort au camp d'ounour, e dóu quau la glòri regisclavo sus eli tóuti.

Li « eros », eli meme, èron tria severamen e justamen. I avié d'abord, tengu pèr tau, au cènt pèr cènt, aqueli que sentournavon pas; pièi li grand demeni. Lis autre, li qu'avièn passa pèr maio, devièn s'acountenta d'èstre de « brave ».

Eh bèn, dins aquelo pountanado d'ànci mutualo e de justo coumprensioun dóu grand Devé, es d'arremarca que, noun soulamen aquéu triage s'acetè senso countèsto, mai encaro que li « brave » fuguèron pas jalous d'aqueli que fuguèron sacra « eros ».

Rejoun dins la Santeta d'un grand sentiment, Moussu lou Cura e Moussu lou Pastour, prenguèron sa part dins l'obro de « glourificacioun » di famiho toucado; estènt entendu

que lou mot « assoula » sarié foro-bandi, tengu coume aflaquissènt, desfachous e voulènt rèn dire. Li maire souleto, comprenghèron pas....

—« Cournelio degenerado! digué un di Tricougnas.

*

Barbeto apouchado, lou péu, la moustacho e lou caratèro en broso; asseta, coume pèr boumbi, sus si cambo courtoto e encoulassado, coume lis ome de cavau; l'iue d'aigle, lou nas croucu, lou geste viéu, lou bust sarra dins uno vèsto de cassaire boutounado jusqu'au mentoun; M. Rugnolt èro de touto la chourmo, lou mai retrasèire d'aquelo pountanado bataiarelo.

Tau coume li civil èron palafica de s'èstre vist tant lèu militarisa, aquéu militari n'en revenié pas de se vèire, de bon, civilisa.

Fau dire ici, qu'aquéu percetour entrencavo tout béu just sa carriéro de « roun-de-cuer » e lis evenimen lou reboutant dins soun mitan, aduguèron un destourbe agradiéu au sansouagna de sa novo eisitènci.

Un bon quart de siècle avié persegui sa triounfalo situaciaun is armado e cargavo de croio, uno croio un brisoun enfantoulido, d'èstre sourti dóu reng. D'efet, avié un pèr un, counquista tóuti si galoun, jusco à-n'aquéu d'ajudant coumprès, en trevant li campas African..., campas talamen treva deja que n'en sourtié plus, i'avié proun tèms, ni lèbre, ni perdigau..., pas soulamen d'elefant.

Ero arriva dins uno Argerio que s'èro facho à la civilisacioun, en plen amanadado e, éu, qu'avié pantaia de valentié, se veguè tengu d'ameisa un pau sa voio cleirounejanto. Avié « de g... » o plus lèu (alisquen nòsti mot) avié pèr lou coumand uno poulido vouès, e se n'en serviguè eme grand fogo, pèr imprincipia dins li vint-cinq generacioun de la novo Franço, i bènfa d'uno disciplino libramen acetado, coume counvén à-n- uno armado que s'afourtis demoucratico.

Soun mestié pacifi, qu'èro, aro, de muda li founs di particuié en founs publi, cambièron rèn à l'empesa couparèu de soun ana, ni mai à soun èime tout embuga d'un autouritarisme s'esperloungeant fin qu'i raro de l'assoulutisme. Aqui tambèn pantaia d'esplet, mai noun fuguèron qu'esplet, o còpi, d'ussié-coumplice, espavènt di countribuable reboussié o soulamen pau despachatiéu.

Is esplicacioun d'aqueli bougre de pagant, vous rebecavo eme de « Je m'en fous! » talamen categouri e de dicho de cors-de-gardo talamen à sa plaço, que ié baièron li paumo academico tant lèu que fuguèron couneigugo li resulto de soun premié eisercice. Si couneissénço dóu mestié de soudart i empachèron de s'apoudera lou gouvèr de la gardo civilo; l'idèio que se fasié de l'autourita noun pousquèn s'endeveni emé l'intencioun qu'avièn li volontari de noun faire que de soun sicap.

*

Eme soun ti de baia d'escais-noum, rèsto d'un Passa toumba dins l'oumbrino, li naturau de la ciéutadouno roudanenco, apelavon Moussu Renolt dóu nom d'un mestié, alors qu'à

la couneigudo de tóuti avié jamai rên fa de sa vido. Mai perque « taihur? » res n'a jamai rên sachu. Sis aujòu èron belèu esta sastre, que vuei se dis « taihur », mais éu s'èro sèmpre fisa dóu sufrage universau pèr se faire coupa: vèsto, perdessus, e meme, d'abihage de tout le long. Moussu Renolt passavo pèr ague lou bras long, pèr un poudé eleitourau, e se n'en cresié talamen qu'anavo pas lieun de se prene pèr un di cepoun indispensable de la Republico.

Si recoumandacioun aurièn agu bello et bono seguido, s'avié pas peca pèr èstre un pau barrancaire emai un brisounet boufounarèu.

Es ansin qu'avié fach agué lou « merite agricole » àn'un barquié venènt de repesca soun sièisen negadis, enterin qu'un jardinié que s'entrevavo de grefa de coucourdo, recassè la « medaio de sauvetage ». Moussu Renolt escoundié pas sis óupinioun poulitico. Si roumas èron, pèr éu uno óucasioun de li proupage, en sourtènt de sa pocho, e à visto, e fâci, uno peio grandarasso, un moucadou, d'ùni disien, d'uno tencho rouginastro que disié proun l'avancamen de sis ideio.

Ruscous sus lou chapitre dóu patriotisme, èro d'avis que se déurié tout moubilisa jusco i raro de sa classo e, memamen prene dins lis armado, li femo voulountàrio, après qu'aurièn óutengu un certifica de bono counfourmacion fisico, deliéura pèr un counsèu de revisioun, qu'un bon besoun éu presidarié.

*

Lou miés vist de tóuti aqueli bourgés bataiaire enferouna, èro de tout segur Polito. Noun pèr sufi que s'apelavo ansin. mai pèr, ço que èro ansin que, tout bourgés qu'èro, tout lou mounde lou sounavo. Acò sèmbre rên e pamens es eme de manifestacioun ansin, de respèt dins la famihareta, que s'atrovon li provo li mai seguro de la fisanço e de l'ounouracioun.

Apoundès à-n'acò que parlavo en tóuti, coume tóuti, valènt- à, dire , en parla dóu païs e que , en bon Sant-Gilen qu'èro, tutejavo tout lou mounde.

Baie pèr pas rên aquéu biais de faire, à-n'aqueli que, pèr de necessita eleitouralo, o outro, voudrièn amanada li terrenau d'aquelo viloto.

Polito passavo pèr èstre coussu mais bravamen sarra.... sarra coum'un pienche; brave mai couquin coum'uno arno e subre-tout de bon counsèu. Li largavo, aqueli sounsèu, eme tal abounde que n'i'avié pèr se demanda se s'atourissièn pas ansin li sorgo de soun naturau generous.

A l'entour d'aquéu mesihoun d'ome d'elèi s'arrambavon tóuti aqueli que se sentièn lest à se sacrifica.

Es pas besoun d'apoundre que tóuti sabièn ço que fasièn emai vers queti respounsabilita s'adraiavon... Eron meme bèn proche de counsidera la moulounado dis « inate », vièi pacan que fasièn rên mai que de semena lou blad o fatura li vigno, coume s'ameritant pas de viéure dins uno talo epoco.

Ces Messieurs du Comité

La Patrie ne leur imposant aucun devoir, ils résolurent de s'en créer, ce qui est le signe certain d'une élévation d'âme peu commune.

L'on n'a jamais su, à Saint-Gilles, à qui revenait exactement l'initiative d'une première réunion de ces héros bénévoles.

C'est à croire que ce fut chez chacun d'eux, élan irrésistible, floraison spontanée de sentiments issus de la situation; une soif inextinguible de sacrifices, un débordement de dévouements et de patriotisme insoupçonnés.

On commença d'abord par s'étonner en commun de cette explosion, unanime autant qu'imprévue, d'amour pour la mère Patrie. Ensuite l'on s'en congratula mutuellement et à juste titre, en escomptant déjà vaguement une plus officielle reconnaissance.

Le moment semble venu de rendre un impartial hommage à ces grands méconnus condamnés à couler des jours d'une affligeante monotonie et au cœur desquels brûlait cependant cette flamme sacrée des héroïsmes inassouvis.

D'abord, à tout seigneur, tout honneur: Cartagène.

Né pour de grands desseins il ne lui avait manqué jusqu'à ce jour, que l'occasion propice à la révélation de ses qualités de Chef. La guerre fut l'évènement qui par son ampleur s'adaptait le mieux aux proportions de ses possibilités latentes. Il allait enfin donner la mesure de tout ce que pouvait rendre une activité jusqu'ici réfrénée, mais qui ne demandait qu'à se manifester.

Ce n'est pas qu'il eût, à proprement dire, stagné jusqu'ici dans une déprimante oisiveté..., non..., il passait même pour prolonger ses veilles bien au delà des limites généralement admises. Président de son cercle il en sortait toujours le dernier. Le Destin l'avait doté d'un goût très vif pour la peinture et d'une imagination tellement fertile qu'il pouvait vous peindre un lever ou un coucher de soleil, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il assurait même, avec une modestie touchante que, grâce à l'extraordinaire puissance de son inspiration il voyait les choses sous un aspect plus véridique et en mieux que ne le montrait la nature souvent changeante et fantasque.

Il arborait de « l'artiste » le chapeau mou à larges bords, la cravate excentrique; cheveux et barbe simili-négligées; nonchaloir simili-romantique et affectait un certain air de supériorité dédaigneuse des contingences particulièrement exaspérant. L'étoffe qui flottait autour de ses tibias avait toujours l'air de chercher des points d'appui aussi fuyants que problématiques. Il ne jouissait pas de ces seuls avantages: le même sort bienveillant et tutélaire, en plus de l'avoir fait naître dans des conditions d'impeccable chronologie, c'est-à-dire après son père, l'avait doté d'un frère remarquable par son intelligence, sa pondération, son sens averti des affaires et un esprit de suite qui lui avait valu, de la part de ses concitoyens, autant de confiance que d'estime. Ce frère était pour Cartagène, le frère parafoudre, le frère passe-partout, de l'autorité duquel il se parait avec une générosité tout à fait désinvolte.

Au demeurant, il n'apparaissait pas nettement antipathique, étant le frère d'un tel frère, mais ses allures cassantes et cascadeuses ne lui assuraient pas non plus une considération exagérée.

Certains même allaient jusqu'à insinuer que sans avoir précisément ce qu'on appelle « une tête à claque » il avait à peu près tout ce qu'il fallait pour évoquer l'image d'une

paire de gifles se plaquant d'elles-mêmes sur ses joues sans s'y trouver dépaysées le moins du monde.

Une petite anecdote d'une rigoureuse exactitude donnera un aperçu de son autoritarisme. Il avait envoyé Charles, son « bayle », prendre un chargement de graviers dans la carrière que ma femme continuait à exploiter. La charrette s'étant embourbée, l'attelage, composé de trois mulets, après quelques tentatives infructueuses avait renoncé à produire le moindre nouvel effort et opposait aux jurons du charretier la plus grande indifférence. Surgit Cartagène, feutre en bataille, barbe au vent, avec son brassard, sa cravache et tous poils hérissés.

—« Dégagez-vous delà! » ordonna-t-il au charretier. Commandement impératif de Charles, coups de fouets.... refus obstiné de l'attelage.

—« Dégagez-vous N. d. D. ! hurle le patron, qui donc commande ici, vous ou Moi ? »

—« Pour 1 instant, intervint ma femme quelque peu goguenarde, c'est comme qui dirait vos mulets ».

Si elle ne récolta pas huit jours de « tole » c'est que les pouvoirs du Commandant de la Place n'allaient pas jusque-là.

*

Il avait pour ami et admirateur un brave homme de conseiller municipal inamovible qui, depuis un tiers de siècle, traversait muet et serein, les orages qui grondaient parfois autour de la maison commune. Il s'y distinguait surtout par une assiduité exemplaire et une attention tellement tendue qu'il était impossible de discerner si elle était suscitée par la passion du débat, ou si elle était la manifestation extérieure d'une totale incompréhension.

Il siégeait d'ailleurs avec le même zèle dans les conseils d'Administration de toutes les sociétés locales, où, à défaut d'une activité tapageuse, ou de lumières éblouissantes, il apportait le reposant enseignement d'une incurable ponctualité. S'étant tout jeune voué à l'insignifiance il y excellait et n'en était pas fier. Il avait la contradiction en horreur et les « Bien entendu ! », « Bien entendu! », « Parfaitement! » (uniques phrases de son vocabulaire) dont il ponctuait chaque période de son interlocuteur, montraient éloquemment, si l'on peut dire, jusqu'où pouvait atteindre son esprit conciliateur.

Je pense sincèrement qu'il vécut célibataire pour ne pas s'exposer à faire le bonheur d'une femme, ce qui n'est pas très sûr, et qu'il mourut pour être agréable à ses neveux, ce dont il peut être absolument certain.

Un groupe essentiellement sympathique était formé de trois beaux-frères auxquels cette particularité valut d'être désignés par l'appellation pittoresque de « tricougnas » totalement inintelligible en français, mais que le provençal explique parfaitement : « tri », trois, et « cougnat », beau-frère.

Les « tricougnas » ou « tricougnat » s'étaient adjoint un quatrième volontaire que des charges de famille avaient dispensé de l'ordre d'appel mais qui n'en était pas moins, avec les « tricougnas », d'un patriotisme éprouvé. C'est même en application de ce sentiment raisonné qu'il s'était activement préoccupé de conserver à la France, ceux de ses descendants ou collatéraux offrant, comme lui, des garanties sérieuses d'un

prolifisme surabondant. Il fallait bien songer à pourvoir au remplacement des héros!... Ce quatuor avait accepté la délicate mission de préparer les familles aux grandes joies de l'immortalité, qui consistaient, chacun le sait, à compter parmi ses proches un « Mort au champ d'honneur » dont la gloire devait rejaillir sur toute la descendance.

Ces héros étaient eux-mêmes soumis à une juste et rigoureuse classification. D'abord ceux qui ne revenaient pas; ensuite les grands diminués..., les autres, les rescapés devant se contenter du dénominatif plus modeste de « braves ».

Or, en cette période de mutuelles alarmes et de parfaite compréhension du grand devoir, il est très beau de constater que, non seulement cette classification fut unanimement acceptée, mais que les « héros » n'inspirèrent ni envie, ni basse jalousie à ceux qui ne furent que des « braves ».

Unis dans la sainteté d'un même sentiment élevé, M. le Curé et M. le Pasteur participaient à l'œuvre de « glorification » des familles atteintes, le mot « consolation » délibérément écarté, jugé déprimant, défaitiste et sans objet. Les mères seules ne comprirent pas.

—« Cornélie dégénérée » dit l'un des tricougnats.

Barbiche en pointe, cheveux, moustache et caractère en brosse; ramassé comme pour bondir sur ses courtes pattes arquées de cavalier mis à pied; œil d'aigle, nez busqué, geste net; le torse sanglé dans un veston-tunique boutonné jusqu'au menton, M. Rugnolt était certainement, parmi l'équipe, le type le plus représentatif de cette époque belliqueuse.

De même que les civils se trouvaient stupéfaits de s'être vus si rapidement militarisés, ce militaire ne pouvait se faire à l'idée qu'il était définitivement civilisé.

Car il faut dire que ce percepteur commençait à peine sa carrière de rond- de cuir et les événements le remettant dans son milieu, apportèrent une heureuse diversion à la menaçante monotonie de sa nouvelle existence.

Ayant pendant un bon quart de siècle, poursuivi brillamment sa carrière aux Armées, il tirait vanité, vanité assez puérile, d'être sorti du rang.

En effet, il avait, un à un, conquis tous ses grades, jusqu'à celui d'adjudant inclusivement, en battant la brousse africaine..., une brousse tellement a battue », déjà, qu'il n'en sortait plus et depuis longtemps, ni lièvres, ni perdreaux, pas même des éléphants.

Il était arrivé, hélas ! dans une Algérie tout à fait acquise à la civilisation, définitivement annexée et, lui qui avait rêvé d'exploits, se vit contraint de mettre en sourdine sa claironnante énergie. Car il avait de la g... ou plutôt, soyons corrects, un bel organe de commandement qu'il utilisa avec beaucoup d'entrain en initiant quelque vingt-cinq générations de la Nouvelle France aux bienfaits d'une discipline consentie « sans hésitation ni murmure », ainsi qu'il sied aux soldats d'une armée résolument démocratique.

Ses fonctions pacifiques de « mutateur » des fonds privés en « fonds publics » ne changèrent rien à la raideur cassante de son attitude, pas plus qu'à son esprit imbu d'un autoritarisme s'étendant jusqu'aux limites de la tyrannie.

Là aussi il rêva d'exploits..., mais ce ne furent qu'exploits d'huissiers- complices, terreur des contribuables récalcitrants ou seulement peu sensibles aux appels à la

ponctualité.

Il opposait aux explications de ces bougres de payants, des « Je m'en fous! » tellement catégoriques, des discours aux expressions de corps de garde tellement éloquentes, qu'il se vit attribuer les palmes académiques sitôt les résultats connus de son premier exercice.

Seule, sa compétence militaire s'opposa à ce qu'il fut chargé de présider aux destinées de la garde civile; ses conceptions de l'Autorité ayant été jugées incompatibles avec l'esprit d'indépendance dont les volontaires paraissaient animés.

*

Avec leur manie de sobriquets, vestiges de temps définitivement révolus, les indigènes de cette petite cité Rhodannienne dénommaient M. Renolt par un vocable désignant une honorable profession, lors même qu'il était démontré qu'il n'en avait exercé aucune. Mais pourquoi « Tailleur ? »

Ses ascendants l'avaient ils été? En tous cas lui, s'en était toujours remis aux soins du suffrage universel pour lui tailler « trousselement et vesture».

M. Renolt passant pour avoir de très influentes relations, était lui-même une toute puissance électorale et s'estimait à une telle hauteur qu'il n'était pas loin de se considérer comme l'un des piliers de l'édifice républicain.

Ses recommandations eussent été très efficaces sans un esprit un peu brouillon et un tantinet facétieux. C'est ainsi qu'il avait fait attribuer le «mérite agricole » à un marinier qui en était à repêcher son sixième noyé; tandis qu'un maraîcher qui s'occupait de la greffe des cucurbites se voyait décerner la « médaille de sauvetage ».

M. Renolt affichait fort courageusement ses opinions et ses rhumes de cerveau même, lui procuraient l'occasion de les manifester en excipant de ses poches, et fort ostensiblement, une étoffe immense, un mouchoir, disait-on, d'une teinte écarlate qui ne laissait aucun doute quant à l'avancement de ses idées. Intransigeant sur le chapitre du patriotisme il émettait l'avis que l'on devrait mobiliser toutes les classes, jusqu'à la sienne... exclusivement et accepter même dans les rangs, les femmes volontaires; après, bien entendu, attribution d'un certificat d'aptitude physique délivré par un conseil de révision qu'il s'offrait de présider.

*

Le moins impopulaire de tous ces bourgeois au bellicisme exaspéré était incontestablement Polyte. Non pas précisément parce qu'il portait ce prénom mais parce que, tout bourgeois qu'il était, c'était par son prénom qu'on le désignait communément. Or, cette manifestation constante de respectueuse familiarité est l'un des signes les plus évidents d'une confiante considération. Ajoutez à cela qu'il parlait à tout le monde et «comme tout le monde », c'est-à-dire en « parler » local, et qu'en parfait Saint-Gillois, il tutoyait tout le monde. Je donne gratuitement cette recette à ceux qui, pour des besoins politiques ou autres, désirent capter confiance et crédit auprès des ruraux.,.

Polyte passait pour très riche mais très avare; honnête mais retors et surtout de bon

conseil; conseils qu'il donnait avec une si étonnante prodigalité que l'on se demandait si ne s'épuisèrent pas ainsi toutes ses facultés natives de générosité.

*

Autour de ce noyau d'élites se groupaient tous ceux qui dans le pays, se sentaient des dispositions au sacrifice.

Il va sans dire qu'ils avaient parfaitement et hautement conscience des responsabilités qu'ils allaient assumer et qu'ils n'étaient pas loin de considérer la masse des inaptes, vieux paysans qui bornaient leur effort à semer le blé et à cultiver la vigne, comme indignes de vivre une pareille époque.

L'organisacioun dóu seitour

Se discutiguè long-tèms à prepaus dóu premié acamp. Quauqu'un aguènt proupousa de batre la rampelado di bonvoulé, Cartagèno, que dounè aqui un escapouloun de si qualita de capo, ie rebequè qu'avié pas pèr dous liard d'esperit de metodo: falié, d'en premié, elegi un burèu eme plein poudé e aquest decidarié, pièi, ço qu'éro mestié de faire pèr la desfènso de la Patrio. Que ço que farié sarié bèn fa e que chascun farié sarramen d'óubeï sènso discuti. Basto ! fuguè adóuta pèr tóuti lou principe d'uno disciplino d'eitant mai fruchiero que sarié mai rusto e libramen counsentido

D'ènterin, li causo anavon bourro-bourro e, lou gouvèr s'estènt courajousamen adraia sus Bourdèus, que s'encapo quasimen à l'aussado de Sant-Gile, pèr raport à la latituJo èro dè prendre, de mesuro seriouso.

Se desfisant un pau de la routino di militàri, Rugnolt fuguè bouta de caire, e toubèron d'acord pèr que Cartagena gardèsse lou grado de Coumandant de la Plaço, que s'ero, d'spereu atribui. Ero jamai esta soudart mai, tóuti pensavon, qu'un bon besoun, se tirarié proufié di trevanço qu'avié eme la prefeturo.

Lou gouvèr aguènt pres à sa cargo la questioun de l'aprouvesimen, i'avié pas lio de se n'ensoucita; soulamen lou prepausa i farino, sucre, petròli (etc), aguè lou dré de prendre lou grado d'Intendènt. Coume èro moudèste, lou prenguè pas, mai coume èro precouciounous, meteguè'n pau mai en visto uno deco fisico, qu'avié jusqu'aqui escoundudo emé soei, e,de mai, leissè sa barbo crèisse pèr parèisse

Fin d'aléuja 'n brisoun sa cargo, la despartiguè en danrèio. Pèr eisèmples, dono Mouresé aguè lou gouvèr di petròli, que menè eme patriotisme, e noun sènso uno couneissènço seguro de la superiourita qu'èro de tira d'aquelo majouro atribucioun.

Fiho d'un ajudant en retrèto counèissié pèr proche atavisme lou secret d'em...asca li gènt.

Assabentado pèr la « crido » que la despartido dóu petròli èro pèr tau jour, à talo ouro, li meinagiero s'accoursavon, pièi, pacientouso, esperavon... Lis ouro se debanavon, enterin que lou fricot leissa sus lou fio, pres entre uno envejo dessinado de garça lou camp e soun estacamen au fougau, se crampounavo tant que poudié au quiéu de la

cassirolo.

Pamens, dono Mouresé, metié'n fenèstro soun mourroun amoustelli de fiho d'ajudant en retrèto, em'acò disié truffarello:

- « Midamo..., acò serra pèr deman ».

De cridadisso, de soutiso gisclavon, que si resson nous jounnissien, souto biais de letro d'un tristun maucoura, o de revòuto inutilo. Fau dire qu'acò, se demenissié gaire lou pés de nòsti lagno, li grevavo pas ni mai de trop, estènt que li coumparesoun venièn d'espereli à noste èime.

Aqueli coumparesoun nous faguèrou tambèn avisa que l'estile de nòsti femo se moudificavo sènso que lou gàubi ié gagnèsse que que fugue. Li terme, lou biais de vèire èron aqui, nus e crus, e quand même ie fuguissian accoustuma nous semblavon un pau trop nus e un pau trop crus

« N'avèn màro ! » « Nous emmerdon ! » Pièi acò nous carcagnavo un pau quand disièn:
« Nous an agudo ! » « Nous poussedisson ! »

*

Li decisioun se seguissien despachativo e de bono meno: d'abord lou Coumitat prengùè noum oufficiau de: « Coumitat de desfènso de la Ciéuta»; la Coumuno mudè en G. Q. G. e li dous secretàri deja proun aisse de tempouramen, lou fuguèron que mai pèr patriotisme. Sènso mai, èro d'accord que l'èime, o plus lèu, l'estat d'èime propre au militarisme de mestié, sarié adóuta sus tòuti li caire e cantoun dóu front; estènt bèn entendu que « l'arrié », acò eisistavo pas. Li mot, la desguèino, bel e bèn desembraia, faguèron que, dins rèn de tèms, la vilo retraseguè à-n'un vertadié cors-de-gardo. Li « merdo ! », « M'en foute » aguèron dré de Ciéuta e se poufilèron dins lou mounde coume-fau... Basto i tout un repertòri d'expressioun à l'èr de dous èr, s'assetèron i fougau li miès tengu.

Tout acò lou fasièn « à la pelous » e se la mentalita de guerrou s'afourtiuguè sèns retengudo, la retengudo, elo, ie perdegùè tout ço qu'avié de siéu. Es bon de dire que li gènt de l'endré, aguèron pas à se fourça de trop, pèr se faire àn'aquéu biais nouvèu e pèr faire siéuno aqueli fourmulo un pau lèsto.

Li que counèisson, pèr pau que fugue, lou païs d'ounte sorte, diran que sarié gaire generous de ma part, d'insista sus aquéu penjant à la famihiereta facilo qu'es dins l'èime di Sant-Gilen.

Talamen que, mai d'un cop, me siéu demanda s'èron lis us e coustumo dóu front qu'avièn davala dins ma pichoto ciéuta; o s'èro si pròpris us e coustumo que mi counciéutadan avièn adu sus lou vaste front, out'avièn fa que crèisse embeli.

La Justiço de Pas fuguè lou « Counsèu de Guerrou » e lou coumissàri, que dison bon enfant, devenguè l'espavènt di pichot emai di grand.

L'espitau prengùè noum de « Service de Santa » e lou mège que ié segnourejavo, major à très galoun, repepet, pipaïre e bevèire noun voulié vèire veni li femo à la counsulto, fuguèsse pèr un panàri, que nuso coume de verme:

— « Coume de pelous serongneugneu!....

De fes que ia cridavo tambèn: « Daut! li mort ! » mai rèn boulegavo....

Se faguè d'aquéu biais, uno pratico noumbrouso, oubëissènto e despachativo.

L'organisation du secteur

L'on discuta assez longuement sur la date d'une très prochaine réunion. Quelqu'un ayant suggéré l'idée de lancer un appel, Cartagène, qui révéla ainsi ses notions de chef-né, lui fit observer qu'il n'avait pas l'esprit de méthode; qu'il fallait d'abord constituer un bureau avec pouvoirs réguliers et qu'il appartiendrait ensuite à celui-ci de prendre toutes décisions utiles à la défense de la Patrie.

Décisions auxquelles l'on jura de se conformer strictement et aveuglément. Bref, fut adopté à l'unanimité le principe de la discipline d'autant plus efficace qu'elle est plus rigoureuse et librement consentie.

Cependant les événements se précipitaient; le gouvernement s'étant courageusement replié sur Bordeaux qui est presque sous le même degré de latitude que Saint-Gilles, des mesures graves s'imposaient.

Se défiant un peu de l'esprit routinier des militaires, Rugnolt fut écarté et l'on confirma le grade de Commandant de la place à Cartagène qui se l'était déjà attribué:

Il n'avait jamais été soldat mais on comptait que l'on pourrait un jour tirer parti des accointances qu'il gardait avec la Préfecture.

La question « ravitaillement » se trouvant résolue par le Gouvernement, il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper; cependant le préposé aux farines, pétroles, sucre, etc., fut autorisé à prendre le grade d'Intendant. Modeste, il n'en usa point mais, prudent, il accentua une légère infirmité qu'il avait jusqu'ici soigneusement atténuée et laissa pousser sa barbe pour se vieillir.

Afin d'alléger sa mission il subdivisa ses services par denrées. Par exemple Mme Mouressec obtint le monopole des pétroles qu'elle exploita patriotiquement et non sans un sens très averti de la supériorité que lui conférait cette importante attribution. Fille d'un adjudant en retraite elle connaissait par atavisme immédiat l'art d'em...bêter ses contemporaines.

Informées à son de trompe que la répartition du pétrole aurait lieu tel jour, à telle heure, les ménagères affluaient et sagement, attendaient. Les heures passaient, cependant que le ragoût laissé sur le feu, pris entre une envie folle d'émancipation et son attachement au foyer, se cramponnait désespérément au fond de la casserole.

Enfin, Mme Mouressec profilait à la fenêtre du premier étage sa figure de fille d'adjudant en retraite et prononçait sarcastique: « Ce sera pour demain ! » Des cris, des imprécations fusaient dont les échos nous parvenaient sous forme d'épîtres, d'une tristesse résignée ou d'inutile révolte.

Ceci n'allégeait en rien le poids de nos souffrances mais ne les aggravait pas non plus outre mesure, le jeu des comparaisons s'imposant malgré tout à notre esprit.

Ce même jeu des comparaisons nous fit également observer que le style de nos femmes se modifiait sans que l'élégance y réalisa des bénéfices réels.

Les expressions et opinions y étaient crûment exprimées en termes qui, pour nous être familiers n'en étaient pas moins d'un réalisme choquant: « On en a marre », « On nous

em...de »... voire même un peu inquiétants lorsqu'ils avouaient: « On nous a eûs », « On nous possède », etc., etc.

*

Les décisions se succédaient, rapides, efficaces: Le Comité prit le nom officiel de « Comité de défense de la Cité ». La mairie se dénomma G. Q. G. et ses deux secrétaires déjà hargneux par tempérament le devinrent davantage par patriotisme.

Il était tacitement convenu que l'âme, ou plutôt l'état d'âme particulier au militarisme en action, serait collectivement observé sur tous les fronts, étant bien entendu que l'« arrière » n existait pas.

Les mets, les attitudes dûment militarisés firent ressembler la petite ville à une salle de corps de garde.

Les « Zut », les « Je m'en fous! » obtinrent droit de cité et s'insinuèrent jusque dans le meilleur monde; enfin tout un répertoire d'expressions équivoques envahit les foyers les plus respectables. On le fit « à la poilu » et si la mentalité de guerre s'affirma sans réserve, la réserve y perdit certainement.

Il est juste de souligner que la population autochtone n'eut pas à fournir un effort bien considérable pour s'adapter à ces nouvelles méthodes et adopter ces cavalières formules.

Ceux qui connaissent un peu mon pays d'origine penseront qu'il serait de mauvais goût d'insister sur cette propension à la familiarité vite acquise qui caractérise le

Saint-Gillois. Si bien que j'en suis venu à me demander si c'étaient les us et coutumes du front qui avaient envahi ma petite cité, ou si c'étaient ses propres mœurs, us et coutumes que mes compatriotes avaient importés et répandus sur le vaste front avec un succès sans égal.

La Justice de Paix devint le « Conseil de Guerre » et le Commissaire présumé bon enfant, devint le croquemitaine des petits et des grands.

L'Hôpital mua en « Service de Santé » et le docteur y affecté, major à trois galons, quinteux, pipant et buvant sec, ne consentait à donner une consultation à une femme, fût-ce pour un panari, que si elle se présentait en costume d'Eve.

—« Comme des poilus ! secrongneugneu... c'est la guerre! » Quelquefois il criait aussi « Debout les morts !... », mais c'était en vain.

Il s'assura d'ailleurs ainsi une clientèle nombreuse, fidèle, docile et empressée.

L'acioun

Un cop que i' aguè plus à s'entrevà de l' ourganisacioun , lou Coumitat creseguè pas sa jouch acabado, coume aòo arrivo souvènti-fés.

En premié se diguè d'assegura la desfènso de la vilo. Li journau aguènt counta pèr lou menu, coume fasien espioun e traite pèr nous chabi à l'enemi; eme, pèr eisèmple, de linçòu expandi de tau biais, coume pèr li faire seca; d'avé amoulouna en tau rode... etc., etc., se parlè de teni d'à- mens lis espioun poussible.

Se pousquè plus esbandi li bugado dóu coustat N. E. de la vilo, qu'èro lou coustat enemi; li pastre bandigueron à ouro dicho e chanjadisso: l'ouro H, e se sourtiguè plus de la vilo sènso lou passo-port, degudamen légalisa pèr li service de la Plaço.

A forço de quicha sus li demando sèmpe renouvelado, finiguè pèr sòuteni qu'uno escouado de R. A. T. fuguèsse afetado à la gardo dóu pont sus lou Rose. E pèr fini, se decidè que se farié de roundo militàri. Mai, vèici que pèr li relèvo, fouguè crea quicon que s'endevèngue eme la toco, e nascuguè d'aqui la « gardo civilo ».

La tengudo fuguè l'encauso de discuto brassejanto. Rugnolt s'èro vanta de se faire douna un lot de braio roujo, d'aqueli que s'èron entournado i magasin d'abihamen de Nimes; quouro li remplacèron pèr de Kaki. Countavo sus l'atiranço qu'à sèmpe fa sus li femo la braio roujo, pèr n'en tira d'unis avantaje qu'èu sabié.

Mantenguè proun tèms soun vejaire sus lou drap rouge e, noun calé que davans aquesto resoun sènso replico dóu Coumandant de la Plaço: se vesié de trop lieun. Fin de comte, tant pèr de resoun de prudènci que d'espargne, se decidé de prendre: un brassard au bras gauche, uno centuro de cuer, l'ana decida e l'èr mau carous. Aqueli qu'aurièn un estu-revolver poudrièn se lou penja au coui e, rèn que pèr acò, sarièn capo de patrouio.

Lis ouro di roundo apassiounèron la discuto. Es ansin qu'un di membre dóu Coumitat, cresènt acourda tout lou mounde, proupousè la sieisenco ouro dóu vèspre... Mai un autre, cresènt peréu parla pèr tóuti, rebequè que despièi vint an, trente an belèu, èro acò l'ouro dis acamp pèr faire la maniho e que desroumpre ansin de tant veneràblis abitudo....

Anè pas plus lieun!... Cartagèno s'èro auboura, fernissènt de justo revòuto. Bandissènt à rèire soun capelas..., la barbeto fernissènto dins lou tremoula nervihous dóu mentoun..., alounguè lou bras..., couflè soun pitre e diguè qu'un mot..., un soulet mot..., mai viéu, coupant, assoulu e sènns replico :

« Franço! D'abord ! »

Lou reboussié, ensuca, mata, acertana, venguè panle coum'un gipas... s'amudiguè e li roundo se faguèron sènso s'entreva dis adoubamen o di destourbe de quau que fugue.

Un alen d'erouïsme venié de frusta li closco.,

*

Quete que fuguèsse lou camin marca, la gardo s'aplantavo de longo un bon moumen subre aquel ufanous amiradou dóu Castèu e, d'aqui, mié- culido, chourihavo vers l'ourizoun que barro lou Ventour.

S'èro esta mai brave pèr i'escala, de la terrasso, o souleié de la Coumuno (G. Q. G.) se sarié fa un poulit espinchau coumpleta d'un agachaire arma d'un porto visto, soulamen, en mai que falié escarlimpa noun sai quand d'ireto d'escaié, lou mendro cop de vènt i'alenvo en tempèsto.

Adounc, de l'amiradou dóu Castèu, s'espinchavo en premié la mar..., pièi lis Aupiho se destacant estadisso e tragico... traito, belèu... De que fasièn lis Italian, d'eila d'aquéu decor coumplice?

Pièi, lis iue se pourtavon sus la planuro immenso pèr se fissa longamen sus la tourre de Bello-Gardo, darrié laqualo se passavo segur... quaucarèn. La gardo marcavo sur lou

caïèr de roundo « rèn de nòu » (R. D. N.), metié lou jour, l'ouro, pièi signavo.
 Es que n'iavié de cas pèr èstre inquiet! Lou cementèri, eme sis auciprès brounza, bramant, menèbre dins lou vènt, èro tengu d'à-mens e de proche....
 Lou tour di bàrri, vuei dispareigu, eigrejavo de regret: perque li agué tant lèu agrasa? Pamens, rés parlè de li rebasti.
 L'engoulidou dóu « touire » aquéu trau pudènt, s'abadaiant, noun sai perqué, au bèu mitan de la Ciéuta èro mai que mai peginous e, pèr pau que la guerro aguèsse tira d'un pau plus long, se sarié fa sagela de barihoun de ferre à sis dous bout.
 Se disié que, mau-despié si semblant bounias de carrejaire d'aigo patarassejado, aquéu recàti de vermenuo e de ratas de touto maio, avié, dins lou tèms, servi de passage i sarrazin.
 Lou canau, éu tambèn; lou brave canau, au camina dourmihous, finiguè pèr faire mau-douta e, talamen èro bèn surviha que gès de batèu, o souto- marin enemi, pèr tant bèn « camoufla » fuguèsse, noun aurié pouscu passa pèr l'iue.
 D'abord, tant lèu amarado à quèi, chasco barco èro repassado de pertout, souto lou gouvèr d'un di garçoun Ougnoun, un valènt navigatour que, coume si bràvis aujòu, àvié passa sa vidoubre aquéu camin eïgalous que meno de Ceto à Bèu caire. E la mar? La mar à dous pas dóu nostre que se n'en sentié la presènço emai la menaçò, aqui just ounte se found eme la vouto d'azur ?...
 Fauguè que Moussu lou Cura fague coumprene à-n'aquelis èime trop lèu lagna, e qu'òusservavon touto causo em'uno atencioun espetaclouso, que la counquisto de la Prouvènço pèr li Sànti-Mario, noun fuguè ate de destrùssi, coume d'ùni avièn l'èr de lou crèire, mai, tout au contro, uno counquisto pèr lou teta-dous; noun pas un apouderamen de terraire, mai uno vitòri de la Fé sauvarello dis amo, alors à mand d'uno perdicioun seguro.
 E lou Rose, Ah! lou Rose tarabastous, mai enlevada, lou Rose èro l'ami, l'aparaire imbatale en quau se recoumandavon aquelis esperit en quisto d'apasimen.
 Lou Rose « espèr suprème e suprèmo pensado », vièio gardo que dounarié soulamen, dins uno escasènço desesperado: quatre cop de luchet dins la levado, à-n'un rode marca d'avanço, e sis aigo apararello encenturarièn la ciéuta d'un bàrri mouvènt emai infranchissable.
 La plano sarié ennegado; mas e vignarés afoundra; lis esfors de proche d'un siècle, abousouna..., la vilo arouinado, mai se sauvarié l'ounour!
 Ansin rassegura, li gènt se plagnissièn pas trop de tóuti li countràri espilant de l'estat de sèti; sagetamen amoussavon li lume, o bèn tapavon si fenèstro quand s'ausissié « l'amoussadodi fio » e fasièn la co i porto de la Coumuno (G. Q. G) pèr ague soun permés d'ana fatura li vigno.

L'action

Une fois résolu le grave problème de l'organisation, le Comité, ainsi qu'il arrive fréquemment, ne jugea pas sa tâche terminée. Il songea d'abord à assurer la sécurité de la ville.

Les journaux ayant raconté comment espions et traîtres nous vendaient à l'ennemi avec des moyens tels que: draps de lit étendus de telle ou telle façon, sous prétexte de sécher... troupeaux de moutons groupés à tels endroits, etc., etc., la surveillance d'espions éventuels fut envisagée. D'abord: défense aux ménagères d'étendre leur lessive du côté Nord-Est de la ville, côté ennemi. Les bergers ne sortaient qu'à des heures indiquées, jamais les mêmes, et connues seulement à temps jugé opportun: l'heure H... et l'on ne pouvait quitter la ville qu'en possession d'un passeport dûment légalisé par les services de la Place. A force d'insistance et de démarches renouvelées, l'on obtint qu'une garde de territoriaux fut affectée en permanence à la protection du pont sur le Rhône.

Enfin des rondes furent décidées et s'exécutèrent militairement. Il fallut bien, pour la relève, créer un organisme adéquat et naquit ainsi la « garde civile ».

L'uniforme fut l'objet de discussions animées; Rugnolt s'était fait fort d'obtenir un lot de pantalons garance du stock retourné aux magasins d'habillement de Nîmes, lors de leur remplacement par le « Kaki ». Il comptait sur l'attrait qu'a toujours exercé auprès des femmes le pantalon rouge pour en retirer des avantages personnels.

Il soutint longuement la cause du drap rouge et ne se rendit qu'à l'argument sans réplique du Commandant de la Place: c'était trop voyant ! En fin de compte, pour des raisons de prudence et d'économie, l'on opta pour le brassard au bras gauche, le ceinturon, l'allure martiale et la mine rébarbative. Ceux qui possédaient un étui revolver pourraient le prendre en bandouillère et deviendraient de ce fait chefs de patrouille.

Les heures de ronde furent également l'objet des débats passionnants. C'est ainsi que la sixième heure du soir ayant été proposée, quelqu'un, qui croyait sans doute exprimer ainsi le sentiment unanime, objecta qu'à cette heure depuis vingt ans... trente ans et plus, l'on se réunissait pour faire la manille et que rompre avec d'aussi vénérables coutumes... Il n'en dit pas plus-long.

Cartagène s'était levé frémissant d'une légitime indignation. Rejetant son grand feutre en arrière, la barbiche agitée par un tremblement convulsif du menton, il étendit le bras, cambra le torse et n'eut qu'un mot..., un seul! mais net, tranchant, péremptoire et définitif:

« France.... d'abord!!!... »

L'opposant foudroyé, vaincu, convaincu, pâlit, se tut et les rondes s'organisèrent sans tenir aucunement compte des préférences ou des dérangements particuliers.

Un souffle d'héroïsme venait de passer sur les crânes.

*

Quel que fut l'itinéraire imposé, la garde s'immobilisait toujours longuement sur le magnifique belvédère qu'est la place du Château et là, recueillie, fixait un regard ardent vers les horizons que ferme le Mont Ventoux...

Si la terrasse de la Mairie (G. Q. G.) avait été d'un accès plus facile, l'on en eût fait un merveilleux poste d'observation, complété d'un guetteur armé d'une longue-vue; mais outre qu'il fallait grimper on ne sait combien de marches d'escaliers, le moindre coup de mistral y prenait des allures de tempête.

Donc, du belvédère du Château, l'on scrutait d'abord la mer..., ensuite les Alpilles se profilant immuables et tragiques... traîtresses peut-être... Que faisaient les Italiens derrière ce rideau complice ? Ensuite la plaine immense.... et puis enfin, les regards s'attardaient anxieux sur la Tour de Bellegarde derrière laquelle il se passait quelque chose... La patrouille notait sur le cahier de rondes, « Rien de nouveau » (R. d. N), datait, heure, jour, et signait.

C'est que nombreux étaient les sujets d'inquiétude. Le cimetière avec ses cyprès de bronze, hurlant dans le vent, était l'objet d'une surveillance particulière.

Le tour des « barri », remparts disparus, éveillait des regrets: pourquoi les avoir démolis sitôt?... Cependant l'on ne parla jamais de les reconstruire.

Les abords du « touïre », ce trou d'égoût immonde ouvert, on ne sait pourquoi, en plein centre de la Cité, demeuraient inquiétants et pour peu que la guerre se fut pralongée l'on aurait fini par sceller des barreaux de fer à ses orifices. Ne disait-on pas que sous ses apparences de convoyeur débonnaire d'eaux ménagères, cet habitacle infect de larves et de rats de toutes tailles, avait servi de passage aux Sarrazins?

Le canal, lui-même, l'honnête canal au cours somnolent devenait suspect et, si parfaitement surveillé, qu'aucun sous-marin ennemi, si bien camouflé fût-il, n'y serait passé inaperçu. D'ailleurs, chaque péniche était, à son arrivée au port, soumise à une visite minutieuse que dirigeait le fils Oignon, un intrépide navigateur, dont la vie et celle de ses ascendants, s'était écoulée sur cette route liquide qui relie Cette à Beaucaire.

Et la mer?... La mer à deux pas de là dont on devinait la présence et la menace au point précis de sa jonction avec la voute d'azur.

Il fallut que Monsieur le curé expliqua à ces esprits trop facilement enclins à l'inquiétude et dont les facultés d'observation s'étaient singulièrement développées, que la conquête de la Provence par les Saintes Maries ne fut pas une prise de possession brutale et dévastatrice, comme certains semblaient le croire, mais une conquête par la persuasion; non une annexion de territoire mais une victoire de la Foi salvatrice sur des âmes alors exposées aux risques d'une irrémédiable perdition.

Et le Rhône... ? Ah! le Rhône tumultueux et contenu ! Le Rhône était l'ami..., le protecteur invincible vers lequel se tournaient tous ces esprits en mal d'apaisement. Le Rhône « espoir suprême et suprême pensée »; vieille garde qui n'interviendrait que dans un cas vraiment désespéré: quatre coups de bêche dans la digue en un point déjà nettement déterminé, et ses flots protecteurs entoureraient la Cité de leur infranchissable et mouvante barrière. La plaine serait immergée; mas et vignobles détruits; les efforts de près d'un siècle anéantis; la ville ruinée.... mais l'honneur serait sauf !

Ainsi rassurés, l'on supportait bravement les brimades inhérentes à l'état de siège; bien sagement l'on éteignait les lumières, ou on camouflait les fenêtres, à la sonnerie de l'extinction des feux et, patiemment, l'on faisait la queue à la porte du G. Q. G. pour l'obtention du permis d'aller labourer ses vignes.

Tiburço

Un moumen, se parlé de faire faire un pau de manobro militario à- n'aqueli qu'avièn mai de quaranto-vuech an. An'aquéu prepaus venguèron naturalamen à parla de Tiburço, qu'en « setanto », tóuti li jour fasié faire l' eiserce à la Gardo Naciounalo. Aquéu brave Tiburço èro esta sarjant, avié fa la guerro de Crimèio, mai, pecaire, sabié ni legi, ni escriéure.

D'aiours, de tóuti aqueli que coumandavo, gés èron pas esta soudard, adounc sabièn rèn de rèn di causo li mens dificultouso. Avié faugu que Tiburço adoubèsse, d'esperèu, un biais te coumanda proun simple pèr qu'èitant lèu, tóuti n'encapèsson la significacioun. Avié inventa uno modo que mancavo pas d'ouriginaleta e que, talo qu'èro, asseguravo i mouvement un à-pau près d'ensemble proun marca pèr faire bada li femo e lis enfant qu'envirounavon lou camp de manobro. Aquéu camp, o plus lèu, aquéu « terren » de trepejado, Tiburço, éu meme, l'avié cerca eme proun judice: à l'uba, lou quartié de Chalentoun; à l'adré, lou quartié de Pécheiróu; au levant, lou canau et au pounènt uno luzerno.

Tiburço coumandavo en patouès, soulet biais qu'aguèsse de s'espremi e lou soulet qu'aguèsse d'être entendu.

Pèr vira de man dèstro, o senèstro, liogo de crida: « Pèr vira à drecho... drecho » o « pèr lou flanc gauche... gauche! éu disié:

« Dóu coustat de Chalentoun... Toun! » « Dóu coustat de Pecheiròu... Ròu! » « Dóu coustat dóu canau... Nau ! » « Dóu coustat de là luzèrno... Zèrno! » Aqueli finido en « Toun! Ròu! Nau! Zèrno !... » vous petavon coume de cop de fouit, emai incitavon li mouvamen à-n'uno prountitudo veramen espetaclouso.

Ero pas bèn sourcié, me dirés, mai avié fougu ie pensa, e anavo bèn, proun de pas boulega d'aquéu rode bèn marca entre quatre poun couneigu.

Aqueli proujet d'eiserce aguèron ges de seguido.

Tiburce

Il fut question un moment de faire faire un peu d'exercice militaire aux plus de 48 ans.

A ce propos, l'on rappela fort opportunément, qu'en 1870, sous les ordres de Tiburce, les éléments composant la Garde Nationale manœuvraient tous les jours.

Ce brave Tiburce avait été sergent, pendant la guerre de Gimée, mais était totalement illétre. D'ailleurs, parmi les hommes qu'il commandait, rares étaient ceux ayant accompli leur service militaire et par conséquent, ignoraient tout des exercices les moins compliqués. Tiburce avait donc innové un système de commandement si simple que tous en saisissaient assez promptement le sens, et la manœuvre s'effectuait avec un ensemble relatif, mais suffisant, pour provoquer l'admiration sincère des femmes et des enfants faisant cercle autour du champ de manœuvre.

Ce champ, ou plutôt ce terrain d'évolution, avait été fort intelligemment choisi par Tiburce lui même: au nord, les côteaux dénommés Charenton; au sud, un quartier connu sous le nom de Péchirol; à l'ouest, le canal, et à l'est, une luzernière.

Tiburce commandait en patois, seule façon qu'il connut de s'exprimer et la seule dans

laquelle il eut quelque chance d'être compris.

Aux commandements de « par le flanc droit... droit! », ou « par file à gauche... gauche! », il avait substitué celui-ci qui ne manquait ni d'originalité, ni de précision: « Dóu coustat dóu canau... nau! » (prononcer naou) (1) « Dóu coustat de Chalentoun... Toun ! » « Dóu cousta de Pecheiròu... Ròu » (prononcer roou) « Dóu cousta de la luzènoo... Zerno ! » Les finales en « Nau » « Toun! » « Ròu ! » « Zerno » claquaient comme des coups de fouet et assuraient aux mouvements une vivacité remarquable.

Ce n'était pas très compliqué, mais encore avait-il fallu y penser et ne pas s'exposer à évoluer ailleurs qu'entre ces quatre points connus et bien définis.

L'on ne donna aucune suite aux projets d'exercice.

(1) « Du côté du canal. . .nal ! ». « Du côté de Péchirol. . .rol ! ». Du côté de luzerne...zerne ! ».

Atitudo e prepaus de guerro

L'assabé de la mort d'un enfant dóu pais, eigrejavo sèmpre mai d'ourguei que de tristun. Parlan pas di fougau matrassà que, pèr ploura, anavon s'escoundre, estènt que l'estouïcisme èro mai que mai óusserva e que, sènso ana jusqu'a èstre tengudo pèr « desfachisto », li lagremo que bagnavon un èros, poudièn se prendre pèr un reproche bestort à la Patrio maire.

Se tenié, au « Coumitat », lou comte just di « tua » di vilo vesino, e, se lou tant pèr cènt, segound li règlo de la proupourcioun, viravo pèr nàutri (en mai, coume de juste) lis amo fernissièn d'uno drudo fierta.

E la vido se debanavo, journadiéro e despachativo; talamen despachativo que la vengudo d'un permissiounàri avié quasimen quicon de destempoura qu'estounavo un pau.

« Coume... siès mai aqui ? »

Aquéu « mai », pariéramen destempoura, estoumagavo sèmpre lou pauvre bougre qu'avié, au juste balan acostuma de si vacanço, quatre, o siès mes de front bèn quicha, valènt à-dire: bèn encrousta.

Acò ié venié pas de s'escusa e se retenié tant que poudié pèr pas emplastra si cinq anchoio sus de gautasso que se poustavon, grasso, fresco, redouno e desembraiado sènso vergougno.

Lou Coumitat couvavo, atenciouna, lou pelous que venié pèr siès jour, se desbanda li nèr e prene un ban d'afecioun.

Se pèr cas s'avisavo de vougué s'óutreja lou « pessu de la jardiniéro » (1), fuguèsse que d'un jour, lèu, un dóu Coumitat, soucitous avant touto causo, de la franco coumplido dóu Devé de cadun, n'i en disiè un pichot mot... plan, plan, pièi, se fasié mai imperatiéu e se proupausavo pèr lou mena freiralamen, à la garo.

A l'uno de mi « destènto » me countèron qu'un de mi coumpan: X, dóu Nme de ligno, avié fugi lou lié mouflet ounte se femo se radassavo, pèr coucha au sòu..., sus uno

saco!... Noun poudié plus dormi que sus lou barda.

Coume aco èro dit sènso rire, afourtiuguère de moun coustat, qu'aviéu pas poussu, après dous jour passa, m'acoustuma à n'agué li pèd sé... Talamen que, quouro m'ataulave, teniéu, dóu tèms di repas, mi dous pèd dins uno gamato d'àigo fangouso.

Ço qu'es l'habitud... pamens !!!

Un dóu Coumitat qu'avié uno memòri espetaclouso e que l'on amavo escouta, s'agradavo à rementa la guerro d'en setanto. Avié, alors, uno segèno d'an e ço que n'i'avié cousta soun paire, i'èro demoura dins l'èime, vivènt, acoulouri e net.

Un cop que me plagnissiéu à-n'èu d'aquéu masèu sènso finido, me desroumpeguè pèr me dire, em'un toun d'immense plagnun sus éu-meme:

— « Encaro... tu..., n'as vist rèn qu'uno ! »

Un autre, un pau plus vièi, poudié n'en parla « d'en setanto », i'èro.

—« Ço que mai me carcagno, disié, es aqueli cambiemen countùni di troupo... parlas di Vosge... d'en Champagne..., de Verdun, que sabe iéu... E bèn, iéu, « en setanto, ai fa que dous cantounamen ? ».

Coume revenié sèmpe sus aquelo antifòni, vouguère saupre se, pèr cop- d'astre, dins tant de barrulage, aviéu pas passa pèr un d'aqueli cantounamen?...

M'aluquè, palafica, pièi em'un simplige tant grand que n'èro pretoucant;

— « Oh!... noun !... crese pas..., ai just cantouna dins Lunèu e dins Marssillargues ».

Vaqui de queto meno eron li guerrié qu'aparavon nòsti fougau, vihavon sus nòsti femo e sus nòstis enfant. De segur, èro grando, nosto chabènço, e poudian Vèire veni lou pire di causo eme lou seren lou mai pausadis.

Un cantounié dóu P.-L.-M. qu'avié long-tèms couta de travèssu sus la ligno, proche Marignano, passavo, à respèt d'acò, pèr se ié counèisse sus l'aviacioun. Tambèn tré qu'un d'aquelis « aucèu », seguissènt la Mieterano, èro en visto, lèu s'anavo cerca « l'Anglès » (èro soun escais- noun); tout acò à soun entour s'arrambavo e, coumoul d'anci interroguavo...

Eu, alors, vous fissavo sus l'avioun un iue qu'espeluco e que se i'entènd... se teisavo un bon moumen pèr jouï de la despaciènci inquièto de la foulo fisançouso dins soun judice segur. Pamens se decidavo à dire ço que n'èro e a rassegura:

— « Acò, disié, es un francés ».

Lou plus bèu es que dins quatre an de tèms s'enganè pas uno souleto fes.

Attitudes et propos de guerre

La nouvelle de la mort d'un enfant du pays suscitait toujours beaucoup plus d'orgueil que de tristesse... exception faite dans le foyer atteint où l'on se cachait pour pleurer. Car le stoïcisme était plus que jamais à l'ordre du jour et, sans être taxées de défaitistes, les larmes versées sur un héros pouvaient s'interpréter comme un reproche indirectement adressé à la mère Patrie.

L'on tenait au « Comité » un contrôle rigoureux des « tués » des villes voisines et si le pourcentage pour l'ensemble de la population et selon les règles de la proportion, nous

étaient favorables (en plus, bien entendu) les âmes frémissaient de légitime fierté. Et la vie quotidienne, coulait rapide..., si rapide même que la venue d'un permissionnaire avait presque toujours un caractère intempestif et provoquait un étonnement certain:

- « Tiens! te voilà encore! »...

Cet « encore », également intempestif, éberluait toujours un peu le malheureux qui avait, au rythme normal des vacances, ses quatre ou six mois de front bien tassés, c'est-à-dire, bien crottés. Il ne s'en excusait même pas le mufle, et se retenait de son mieux pour ne pas appliquer une giffle sonore sur les joues qui s'offraient, grasses, rondes, fraîches et impudemment déculottées.

Le « Comité » entourait de sa sollicitude le poilu qui pour six jours venait se détendre les nerfs et prendre un bain d'affection. S'il prétendait céder à l'envie de s'octroyer un peu de « rabiote », ne fut ce qu'un jour, un membre du Comité, soucieux avant tout de l'accomplissement intégral du devoir de chacun, le lui rappelait d'abord d'un ton discret, puis plus impératif et s'offrait enfin de l'accompagner fraternellement à la gare. A l'une de mes détentes l'on me raconta que mon copain X, du Nme d'Infanterie, avait dû désertier le lit douillet dans lequel se prélassait sa femme pour coucher sur la descente de lit: il ne pouvait fermer l'œil autrement qu'à la dure!

Comme cela paraissait très sérieux, j'affirmais à mon tour que je n'avais pû encore, au bout de deux jours, m'habituer à avoir les pieds secs... si bien que pendant les repas le tenais mes deux pieds dans un baquet d'eau boueuse.

Ce que c'est que l'accoutumeince... pas moins!...

Un membre de la garde civile, doué d'une excellente mémoire et conteur écouté, se plaisait à évoquer les épisodes de la guerre de 1870. Il avait alors seize ans et les récits de son père lui étaient restés dans l'esprit, vivants, imagés et précis. Comme je me plaignais à lui de cette interminable boucherie il m'interrompit pour me dire sur le ton d'une immense compassion pour lui-même

— « Et encore, toi..., tu n'en as vu qu'une! »

Un autre, plus âgé, en parlait, lui, d'en « septante » en connaissance de cause: il y était.

— « Ce que je comprends mal, disait-il, ce sont ces déplacements incessants des troupes..., vous parlez des Vosges..., des Flandres..., de la Champagne..., de Verdun (etc)... Eh bien moi, en « septante » je n'ai fait que deux cantonnements ».

Comme il répétait sans cesse cette antienne, je voulus connaître si par hasard, au cours de nos pérégrinations, je n'aurais pas eu la chance de passer par l'un de ces cantonnements.

Il me regarda stupéfait, puis avec l'ingénuité la plus grande, partant, la plus touchante

— « Ah ! non... je ne pense pas... je n'ai cantonné qu'à Lunel et à Marsillargues ».

Voilà de quelle qualité étaient les guerriers qui protégeaient nos foyers, veillaient sur nos femmes et sur nos enfants. Vraiment, notre chance était grande et nous pouvions envisager le pire avec la plus imperturbable sérénité.

Un cantonnier retraité du P.-L.-M. et qui était resté longtemps à Marignane passait, en raison de cela, pour avoir des connaissances sur l'aviation. Aussi dès qu'un de ces volatiles, longeant le littoral Méditerranéen, était en vue on cherchait « l'Anglais » (c'était son sobriquet), on l'entourait, on l'interrogeait anxieux. Lui, alors fixait sur

l'avion un œil inquisiteur et compétent..., se taisait longuement, jouissant de l'impatience angoissée de la foule confiante en l'infailibilité de son jugement.

Enfin, il daignait renseigner et rassurer:

— « Ça, c'est un français » affirmait il.

En quatre années, il ne se trompa pas une seule fois.

(1) La bono mesuro ..., lou rabiote.

Leissoun d'erouïsme

Fau dire que tout n'èro pas, fourçadamen au tristun e i crussimen de dènt.

Sènso li cerca de founs, se prenien à la passado lis óucasioun que venien d'espereli, fin de bèn faire vèire que maugrat tout, valent-à-dire, mau- despié la lentéso dis evenimen, mau despié lou fangas di trencado, li gas, l'abandoun di Rùssi e quauqui replegamen strategi, lou mourau demouravo bon.

Li cas, rare de malas, pousquèn vira en mau dóu làngui, fuguèron trata emai gari eme la fourmulo magico qu'èro de modo: « Desfachiste ». Eron tengu pèr desfachiste tóuti li qu'aurièn agu idèio d'atribuï la mendro pichoto impourtanço i fa de guerro que, pèr lou moumen, viravon pas pèr nàutri.

La meïouro dis oucasioun de festeja ounestamen, èro la vengudo d'un permissiounàri qu'avié sa citacioun.

Lou Coumitat pagavo un aperitiéu d'ounour e pié permenavo lou « eros » tout lou jour, dins touto la vilo e dins tóuti li carriéro; ié fasèn soulamen reproche d'estre un pau trop lisquet, trop ben farda « un pelous bèn rasa es deja mens pelous »...

Aurièn miés ama lou vèire, e lou faire vèire, tau lou pintavon lis image de *l'illustracioun*: caussa de fango, barbassu..., croustous..., casca..., rougnous..., desana..., pesouious meme!

S'encapè qu'uno fes, dous « cita » à l'ordre de l'armado, fuguèron ensèn permissiounàri.

La ceremòni acostumado se debanè segound lou rituai, senso contro cop, estènt la grando abitudo. Mai coume la joio, l'ourguei e l'ounour èron double, Cartagéno, enlusi d'aquéu double de tout, prounoucié dins l'esmòu generau li paraulo que cadun esperavo

« Patrio... Soudard dóu dré... Umanita menaçado... Bèn-vengudo... Devé... Sacrifice... Lis auren!... Jusqu'au bout !... Daut! li mort !.. Civilisacioun... Culturo... etc. etc.

Fuguè mai que mai esmouvènt!

— « qui se béu!... diguè. Rugnolt.

Se turtè lou got à la procho vitòri.

Piei se virant dóu coustat de Bellogardo que s'atrovo, coume sabès à l'Uba de Sant-Gile (coustat enemi), Cartagèno bandiguè, soulenne eme lou gest dóu sarramen:

— « Foro bandiren l'enemi de nosto terro sacrado... lou coursejaren l'espaso dins li ren... aquéu Rèn que sèmpe se n'en parlo, lou jounniren..., l'encambàren..., lou

recounquistaren... Nàutri tambèn aduren (1) la desoulacioun e la rouino au cor meme de la Prusso abourrido. Tout d'uno, se fasènt liri:

« *Veiran, aquela gènt de tant marrido meno,
Que lou vièi sang galés rajo dins ndòti veno*

— « *Aqui se béu!* » diguè mai Rugnolt.

E sé beguè à la recounquisto dóu Rèn.

Pièi, en bello finido, lou Coumandant de la Plaço bramè aquest avèrti pèr qu'« *aquele gènt* » ausiguèsson:

—« *Lou mot « lassige » es pas francés! Vous lou diran, aquele dous eros, despaciènt que soun de « remettre acò ». Jusqu'au bout, N. de D.!... Quand duguèsson li paire èstre remplaça pèr li fiéu ! »*

Aqui se beguè mai e se piquè de man emé ràbi; à despart pamens di dous eros que, li man souto la taulo, coumtavon sus si det, pensan à la relèvo... pecaire: un avié 'n pichot de trés an e l'autre un mourniflet de dès-e-vue mes.

Un d'eli asardè, pièi, un brisoun crentous:

—« *Alors, cresès que s'acabara, vous, aquelo uerro?* »

Talo demando, au tout destempourado, desvarié la taulado, escampant coume un ferrat d'aigo frejo sus lou bèu fio cremant d'aquelis estrambord.

Cartagèno, eme sa pressentido de ço qu'èro de faire, coumprenguè que falié ignoura la descouvenènço emai l'indiscrecioun, e vous engipè quatecant, uno d'aquele responso neto e reviscoulanto. Caressè sa barbo, prenguè un pichot èr ispira pièi, douctouresc, faguè lengo;

— « *O, mis ami, n'en siéu segur..., bèn segur.... s'acabara... »*

Tóuti li dóu Coumitat badèron un cop de mai, lou prounte di decisioun de soun capo. Li dous pelous s'assajèron à-n'un sourire vagamen rasserena. E pèr faire s'esvali li darrié nivoulun qu'avièn l'èr de flouteja 'ncaro aperaqui, Cartagena apoundeguè d'un toun de forto asseguranço:

« *Es acò mon ideio... e la fau miéuno* ».

(1) Aqueli « *faren* » « *diren* »... mefan un pau richouneja, pèr qu'acò me remento un brave ome que ie disien « *Banet* », noun saï perqué, lou qu'au apassiouna di curso de biòu èro de longo quiha subre la mai z-auto di carreto fasèn lou round, e s'aquissavo, brassejavo, cridavo à se desgargamela: « *Arrapen-lou ! Arrapen-lou !* »

Leçons d'héroïsme

Tout n'était pas, nécessairement à la tristesse et aux grincements de dents. Sans les provoquer le moins du monde, l'on acceptait les occasions qui s'offraient pour prouver que malgré tout, c'est-à-dire en dépit de la lenteur avec laquelle se déroulaient les événements; malgré la boue des tranchées, les gaz, l'abandon Russe et quelques reculs stratégiques, le moral demeurait bon.

Les rares cas d'hypocondrie manifeste, pouvant dégénérer en neurasthénie, furent traités

et guéris par la formule magique alors à la mode: « Défaitistes ».

Étaient tenus pour tels, ceux qui étaient tentés d'attribuer une quelconque importance aux faits de guerre momentanément défavorables.

La meilleure occasion de se réjouir honnêtement était fournie par la venue de quelque permissionnaire nanti d'une citation. Le Comité offrait un apéritif d'honneur et l'on balladait le héros toute la journée, dans toutes les rues, lui reprochant seulement d'avoir pris un peu trop soin de ses effets, comme de sa personne: un poilu rasé est déjà moins poilu. Ils l'eussent préféré tel que le représentaient les photos de *l'Illustration*: botté de boue, barbu, crotté, casqué, miteux, efflanqué... jusqu'aux poux, inclusivement.

Il se trouva qu'un jour, deux cités à l'ordre de l'Armée, furent ensemble permissionnaires. Le cérémonial coutumier se déroula selon le rite, sans à coups possible, l'habitude aidant. Or, comme la joie, l'orgueil et l'honneur étaient doubles, Cartagène, aurolé de cette double gloire, prononça dans l'émotion générale, les mots que le Comité attendait: « Patrie... Soldats du droit... Humanité en péril... Bienvenue... Devoirs... Sacrifices... On les aur'a... Jusqu'au bout !... Debout les morts !... Civilisation... Kultur... » (etc). Ce fut émouvant.

— « Ici, l'on boit ! » déclara Rugnolt.

L'on trinqua à la victoire prochaine.

Ensuite se tournant du côté de Bellegarde qui se trouve, on le sait, au Nord-Est de Saint-Gilles (côté ennemi), Cartagène lança solennel avec le geste du serment:

— « Nous chasserons l'ennemi de notre sol sacré; nous le poursuivrons l'épée dans les reins..., ce Rhin dont on parle toujours, nous l'atteindrons..., nous (1) le franchirons... nous le reconquerrons..., à notre tour nous porterons la ruine et la désolation au cœur même de la Prusse abhorrée! »

Et devenant soudain lyrique

— « Nous prouverons enfin, à ces hordes germanes, que le vieux sang gaulois coule encor dans nos veines s.

— « Ici, on boit », réitéra Rugnolt.

Et l'on but à !a reconquête du Rhin.

Enfin, le Commandant de la place termina par cet avertissement, hurlé pour que les hordes l'entendissent:

— « Le mot « lassitude » n'est pas français! J'en prends à témoins ces deux héros impatientes de « remettre ça ». Jusqu'au bout! N. de Dieu! Dûssent les pères être remplacés par les fils! »

Je ne puis, à ces « nous » m'empêcher de sourire parce que ceci me rappelle un vieux bonhomme, surnommé « Banet », je ne sais pourquoi qui amateur passionné des courses de taureaux se trouvait toujours hissé sur la plus haute des charrettes formant l'arène du village, et s'excitait, gesticulait, en criant à tue-tête: « Attrapons-le ! Attrapons-le ! »

L'on applaudit avec frénésie, à l'exception toutefois des deux héros qui, les mains sous la table, comptaient sur leurs doigts pensant à la relève; car l'un avait un fils âgé de trois ans et l'autre un moutard de dix-huit mois.

L'un deux hasarda timidement:

— « Alors, vous croyez qu'elle finira, tout de même cette guerre ? »

Cette question imprévue surprit l'assemblée et jeta comme un baquet d'eau froide sur le beau feu flambant de son enthousiasme. Cartagène, avec un sens très sûr de l'opportunité, comprit qu'il fallait passer sur l'inconvenance et l'indiscrétion, et formuler une réponse immédiate, catégorique, réconfortante. Il caressa sa barbe, prit un air inspiré et, docte, énonça:

—« Oui, mes amis, j'en suis sûr..., elle finira ».

Les membres du Comité admirèrent une fois de plus l'esprit d'à-propos et de décision de leur chef. Les deux poilus ébauchèrent un sourire vaguement rasséréiné.

Et pour dissiper les derniers nuages qui semblaient encore flotter, Cartagène ajouta d'un ton pénétré:

— « C'est là mon opinion... et je la partage»

L'union sacro

S'estènt prouvado coume uno causo necito e sènso discuto, l'union sacro se pratiqué dins la bono vilo de Clement IV lou mai couralamen que posque se dire.

Li « libre-pensaire » se clinèron davans lou dòumo « Patrio » e n'en fuguèron ni mai libre, ni meiour pensaire qu'avans. Prèire e menistre- pastour, preguèron emé la memo Fé, pèr que li soudard dóu Dré, voulountàri, cavaleirous, arderous e galoi, tuèsson lou mai poussible d'aqueli soudard mercenàri, fèr e petachous. Demandavon à Diéu (lou meme, saique?) d'assegura la vitòri de l'agarrì sus l'agarrissèire, ço que, entre nàutri fugue dit, duguè pas mau entrepacha lou Grand Pouderous.

Crese que vau miès passa 'n pau rede sus de < ridiculeta » d'aquéu calibre escampihado à touto zuerto, que se baiavon lis avivaire de la resistènci civilo. De grand noun se ie soun un pau apichouti, pèr pas dire envergougna.

Escriéure, coume l'an fa d'ùnis academician, en quisto de subre-dicho, que lis Alemand èron tóuti de petoulas que se menavon à cop de barro, e s'agantavon à-cha bataioun em'uno boulo de pan, es acò uno escorno facilo au regard d'avèrsàri qu'avèn pouscu n'en tasta sus plaço la mourdudo, la valènci, la tengudo, emai la tenesoun. Li coumbatant poudrian memamen prene nosto part dins tàlis escorno ; e, tau nescige, èron just bon pèr baia au païs mànti resoun de se desvaria e perdre touto espèro.

S'es vist de bràvi gènt, de gènt d'idèio e pausadis, trouva estonnant que, aguènt à faire à d'enemi tant minable, atalenta e cagaire, fougùesse tant de tèms pèr lis avinci.

L'union sacrée

L'union sacrée, se révélant d'une nécessité de plus en plus absolue, se pratiqua dans la bonne ville de Clément IV avec la plus effective cordialité.

Les libres-penseurs s'inclinèrent devant le dogme « Patrie » et n'en furent ni plus libres ni meilleurs penseurs qu'avant. Prêtres et pasteurs prièrent avec une égale ferveur, pour que les soldats du droit, volontaires, chevaleresques, hardis et joyeux, tuassent le plus

grand nombre possible de soldats mercenaires, barbares et poltrons. Ils demandaient à Dieu (le même je suppose) de permettre la victoire de l'agressé sur l'agresseur, ce qui soit dit entre nous, dût pas mal embarrasser le Tout-Puissant.

Il est préférable, je crois, de ne pas insister sur des « ridiculités » de ce genre, répandues à profusion par les soi-disant animateurs de la résistance civile. De grands noms s'y sont prêtés et un petit peu rapetissés, pour ne pas dire deshonorés. Ecrire comme l'ont fait certains académiciens en mal de surenchère, que les Allemands étaient des poltrons, ne marchant que sous la schlague et qu'on les captait par bataillons avec une boule de pain, est une insulte gratuite à des adversaires dont nous avons pu apprécier sur place le courage, l'endurance et la tenacité. Nous pouvons même souligner que cette injure nous atteignait, nous, les combattants, et que telles absurdités étaient faites pour donner à tout le pays des raisons de s'affoler et de désespérer.

Nous avons entendu de braves gens réfléchis et raisonnables, s'étonner sincèrement, de ce que, ayant affaire à si piètres ennemis, affamés et capitulars, on ait mis un temps si long à les réduire.

La proufecio

Tre que s'atrenquè la bourroulo, enterin que li nèr èron à flour de pèu, se passè quicon, que, emai se n'en fugue gaire parla prenguè veramen biais de proufecio, à la qualo se pourtè fé proun de tèms.

Un di gardo civil, que soun rèire-grand avié presica dins lou Desèrt (sènso galejado ni mau-pensié), desvelè, dins un moumen d'estraviaduro mistico, de causo que, à la dicho d'aqueli que i'èron, noun poudièn, i'èstre ispirado que pèr un Poudé Majour.

—« Fraire, ço-diguè, nòstis esprovo tout bèu just coumençon.... Aubouren nòsti cor à l'aussado di sacrifice.... Avèn pas acaba de n'en vèire !... Tenguen-bon souto li cop d'uno Astrado cativo!... En vérita, iéu vous lou dise, couneitren pièi de gràndi joio !... Vese la tartarasso negrasso e caïno... devourido pèr lou mouissau alu e venjatiéu! »...

—« Amen! » diguè lou capelan que s'encapavo aqui.

—« Amen! » rediguè la foulo qu'aviè pas rèn coumprés.

Aquesto dicho, carrejado em' aquelo rapideta qu'avièn li novo d'aquéu tèms pèr faire camin, fuguèron d'abord tengudo coume destempourado pèr lis esperit fort. Pamens prenguèron touto sa valour anonciarello, quouro aguèron l'èr de pouncheja li resoun d'aqueli retrètò vougudo e prudènto que nòstis armado s'asseguravon en bon ordre (vèire li coumunicau ouficiu).

Tant lèu aquéu plan devina, lou renom dóu coumandamen creisseguè d'un pan.

Lou mot douna èro de pas rèn desvela d'aquelo andunci lumenouso, fin que l'ènnemi, engana pèr aquelo manbro d'èngèni, bequèsse à la leco que se calavo.

— « Dignes rèn! Dignes rèn! cadun ço disié, lou sort de la civilisacioun se jogo ».

Acò èro clar e pièi à mand de se coumpli.

Mai es juste de dire, à la passado, touto nosto amiracioun pèr l'èime de sacrifice et de

renouciamen qu'inspirè lou Coumandamen. Duguè, davans l'espontanita d'evenimen, qu'avien mes tout bèu just quaranto dous an, pèr s'alesti, foro- bandi de sa memento tout ço qu'avien après, tant dins lis escolo de guerro, que dins li manobro emai eisercice e, memamen, désoublida lis enseignamen, bèn encapa e passant pèr inmutable, caupu dins de saberu manau sus « li service dis armado en campagno ».

Fin de comte, aquesto guerro prenié biais d'èstre un affaire d'initiativo e, coume acò se saup, s'aquelo qualita s'estimo justamen dins lou civil, es tengudo, dins lis Estat-Major, pèr destempourado, au regard de la disciplino, e meme, dins proun de cas, anan au contro de l'èime de l'Armado.... ses pas escalustra « l'èime » em'uno parièro afetacioun. Coussu d'idèio novo, lou plan se debanè em'un semblant de perfèto embouiado. Mai n'èro que semblanço, car, fau-ti lou redire, de majouri councepcioun ourganisarello bailejavon tout. Rèn se passavo e se fasié, que noun fugue vougu, adouba, mena, segound d'ùnis entre-signé qu'aurien poussu faire sieu lis estrategisto li mies qualifica de tóuti li café dis Art o dóu Coumerce, ounte, cade vèspre, lou sort dóu Mounde se reglavo entre dous aperitiéu bèn espès

Se s'escampavo a boudre e a touto zuerto, municion de touto meno e de tout calibre, èro pèr pas se bouta contro, aquelo bravo e pouderoso courpouracioun di fabricaire d'aqueli matèri degaiadisso.

Se se semenavo pèr tout campas, dins li trau e regado cava pèr lis oubus, un pau trop, belèu, de cadabre d'ome de tóutis armo, èro, ni mai ni méns, que pèr faire ansin assaupre à l'envahissèire que nòsti resèrvo en materiau uman èron, tant vau dire, inagoutablo.

Es pas qu'eiço fuguèsse, à bèn dire, uno ennouvacioun: èro proun counèigu l'eisèmple erouï que baiè tau generau Galés sarra dins uno vilo forto pèr li Rouman, e, que, se vesènt à mand d'èstre afama, enganè lis assiejant en fasènt escampa pèr dessus li bàrri: lou darrié porc viéu, li darrié panoun, li darrièri bouito de « singe » e li darrié barrau d'aigo douço tenchurado eme li darrié flasco de pinard.

Erouisme que serviguè de rèn, pecaire, amor que pas un soulet d'aquelis assiéja a subre-viscu.

Pèr ço que n'èro dis apreissànti recoumandacioun de garra di foutrau la cavalino, aquelo de curso subre tout, èro pèr que lis ouficié pousquèsson demoura sèmpe en tèsto de si troupo au cous di requiélage strategi e pousquèsson, pièi, li segui de proche, dins lou cas previst d'uno perseguido vitourioso.

Ansin dounc, de replé en recoursoun, en s'entournant d'a-cha pas e sèmpe sens se desvaria, segound la fourmulo; l'eniemi rousiga de tres part uno, abena, alassa, maucoura, « vincu pèr sa counquisto », vendrié, à cop segur, sempaluna en Camargo, toco fatalo de sa coursejado, e aqui « li mouissau alu e venjatiéu avincirien la tartarasso negro e sanguinari ».

— « E vaqui! » coume diguè Noste Segne quouro aguè ouba siès jour à- de-rèng.

La prophétie

Le début des hostilités, alors que la tension des esprits était voisine de l'exaspération, fût

marqué par un fait qui, pour ne pas avoir été divulgué, n'en présenta pas moins un caractère de prophétie auquel l'on ajouta foi pendant un temps assez long.

L'un des gardes civils dont l'arrière grand-père avait prêché dans le désert Cévenol (sans jeu de mots, ni malveillance) fit, dans une minute d'égarement mystique, une révélation qui, au dire des témoins, ne pouvait lui être inspirée que par une puissance supérieure.

— « Frères, déclara-t-il, nos épreuves commencent à peine.... Elevons nos cœurs à la hauteur des sacrifices!... De grandes douleurs nous seront infligées... Supportons en croyants les coups d'un Destin implacable... En vérité, je vous le dis, de grandes joies nous seront ensuite données... Je vois le grand aigle noir et sanguinaire vaincu par le moustique ailé et vengeur ! »

— « Amen! » dit le curé qui était là.

— « Amen! » répéta la foule qui n'avait rien compris.

Ces propos colportés avec toute la célérité que mettaient les nouvelles d'alors à se propager, furent d'abord considérés comme saugrenus par les esprits forts. Cependant, ils prirent toute leur valeur annonciatrice lorsque l'on crut discerner les raisons des replis systématiquement prudents que les armées effectuaient en bon ordre (voyez communiqués).

L'on comprit, et le prestige du haut commandement s'en accrut.

Il s'agissait, avant tout, de ne rien révéler de la lumineuse prédiction afin que l'ennemi victime de cette géniale stratégie, tomba dans le piège qui se tendait.

— « Discrétion!... Discrétion !... répétait-on à l'envi... le sort de la civilisation en dépend».

C'était clair et, du reste, en voie d'exécution.

Mais il convient d'admirer en passant de quel esprit de sacrifice et d'abnégation s'inspira le Commandement. Il dût, devant la spontanéité d'événements, préparés depuis quarante-deux ans à peine, renoncer à toutes les notions reçues aussi bien dans les écoles de Guerre qu'au cours d'exercices et manœuvres; il dût même oublier les instructions formelles et réputées intangibles contenues dans les savants manuels sur « les services des Armées en campagne ».

En fait, cette guerre se révélait comme une affaire d'initiatives et chacun sait que, si cette qualité est assez appréciée dans le « civil », elle est considérée par les Etats, Majors comme intempestive au regard de la discipline et même, en certains cas, attentatoire à l'esprit de l'Armée.... si ce n'est offenser l' « esprit » que lui assigner une telle destination.

Riche d'improvisations la manœuvre s'exécuta donc, apparemment, avec la plus parfaite incohérence. En apparence seulement car, faut-il le répéter?, de hautes conceptions organisatrices présidaient à tout.

Rien qui ne fut voulu, ordonné, dirigé selon des données que n'eussent point désavoué les stratèges les plus qualifiés de tous les cafés des Arts ou du Commerce, où se réglait chaque soir le sort du monde, entre deux apéros bien tassés.

Si l'on jetait à profusion et sans but précis, munitions de toutes sortes et de tous calibres, c'était pour ne pas s'aliéner l'intéressante et puissante corporation des fabricants de ces denrées essentiellement périssables.

Si l'on semait à travers champs, dans des trous et sillons creusés par les obus, un

nombre sans doute élevé, de tués de toutes armes, c'était, surtout, pour bien indiquer à l'envahisseur que nos réserves en matériel humain étaient pratiquement inépuisables.

Ceci n'était point, à proprement parler, une innovation; l'on connaissait le précédent héroïque de ce général Gaulois assiégé dans une place forte par les Romains, et qui, menacé de la plus atroce famine, trompa les assiégeants en faisant jeter par dessus les remparts, le dernier cochon vivant, les dernières boules de pain, les dernières boîtes de « singe » et les dernières pintes d'eau potable teintées du dernier bidon de pinard.

Héroïsme du reste inutile, hélas ! car aucun de ces assiégés n'a survécu.

Quant aux pressantes recommandations de sauver les chevaux, les chevaux de selle surtout, c'était pour permettre aux officiers de rester toujours à la tête de leurs troupes au cours des replis stratégiques et de les suivre ensuite de très près au cas prévu de victorieuses poursuites.

Ainsi donc, de replis en replis, en reculant pas à pas et en bon ordre, selon la formule, l'ennemi aux trois-quarts grignotté, épuisé, las, désabusé, « vaincu par sa conquête » viendrait naturellement échouer dans les marais de Camargue, terme fatal de sa course, et là, le moustique ailé et vengeur vaincrait l'aigle noir et sanguinaire.

« Et voilà ! » comme dit Notre-Seigneur lorsqu'il eût travaillé six jours consécutifs.

La coulaboracioun espagnolo

La moubilisacioun de tóuti li mascle sanitous fuguè l'encauso que nosto sorre latino e noun bataiarellò, nous marquè tout-d'uno, uno amistanço que de reboussié se n'en carcagnèron e diguèron memamen interessado.

Li travaïadou lbèro s'oufriguèron pèr faire touto obro, en lio e plaço di paire, di fiéu e tambèn dis espous parti pèr lou grand Devé. D'efet, bonadi sa bono ajudo, li rasin anèron à la tino; li terro se semenèron; la prouducioun se mantenguè e lou crèis uman, pèr lou jo di permissioun regulièro, pousquè s'afourti sènso faire un semblant de tort au bon accord di fougau.

D'ùni, pamens, veguèron pas sènso pegin, aquelo espèci de coulounisacioun de soun païs e de si païso, pèr aqueli tras-Pirenen que, vengu en fraire, tant poudrien, bonadi lou poudé d'aquel entraucage pacifi, n'en veni à èstre pièi de cougnat.

Se passè pas ansin..., dóu mens, lou crese..., pèr l'en sèmble e se i'aguè quàuqui cas à despart pèr afourti la règlo, es a pau près segur qu'aquéu que i'èro pas n en fuguè pas l'encauso.

Un cop de mai, lou Coumitat veguè ço qu'èro mestié de faire, e coumpliguè soun devé, noun pas soulamen pèr la bono armounio entre nacioun vesino; mai encaro pèr que se mantèngue bon lou mourau tant necite à l'unioun sacrado.

Pèr si sieun cachous, chascun èro ansin assabenta de sa bono chabènço d'ague uno femo (quasimen unenco) que, pèr sa braveta, si merite, sa fideleta, sa tengudo; èro un eisemple edificant que d'àutri femo farien bèn de segui... La femo se cargavo pièi de faire lou plen eme de fa que pecavon pas pèr eicès de carita.

Cadun, fin de comte, èro assegura de sa « chanço »... plagnissié un pauquet soun

vesin..., pas trop, pamens, e cresié que pèr éu soul s'endevenié la rubrico qu'a servi tant de cop: « Rèn de nòu sus lou front ».

Aro, pèr li brut qu'avièn fa courre que lis espagnòu voulièn demanda que li permissiounàri venguèsson un pau mens souvènt, crese pas que fogue se i arresta.

La collaboration espagnole

La mobilisation des mâles vâvides provoqua de la part de notre sœur latine, et non belligérante, des marques spontanées de sympathie dont des esprits chagrins s'alarmèrent et prétendirent intéressés. Les ouvriers Ibères s'offrirent pour tous travaux, au remplacement des pères, des fils, voire même des époux appelés au grand Devoir. Grâce à eux, en effet, le vin fut mis en cave, les terres s'ensemencèrent, la production ne se ralentit point et la natalité, par le jeu des permissions régulières, put s'accroître sans préjudice apparent pour l'équilibre des foyers.

Certains cependant, ne virent pàs sans inquiétude cette espèce de colonisation de leur pays..., et de leurs payses par ces transpyréniens qui, venus en frères, pourraient bien par la force de leur pénétration pacifique, aspirer à devenir des beaux-frères.

Il n'en fut rien..., je crois..., du moins dans l'ensemble et pour les quelques exceptions, qui ne firent que confirmer la règle, il est à présumer que le mobilisé y resta totalement étranger.

Le Comité, une fois de plus, comprit tout son devoir et eut, en cette circonstance, une nouvelle occasion de déployer son zèle. non seulement en vue de bonnes relations internationales, mais encore pour le maintien du « moral » indispensable à l'union sacrée.

Par ses soins discrets, chacun était ainsi informé de l'immense bonheur qu'il avait de posséder une femme (presque la seule) dont les mérites, la fidélité, la haute tenue... étaient un exemple édifiant dont devraient bien s'inspirer...

L'épouse complétait ensuite par des citations d'où la charité s'excluait d'elle-même. Chacun, au demeurant, restait persuadé de sa chance..., plaignait un peu son voisin..., pas trop cependant, et prenait à son compte exclusif la rubrique dont on a tant abusé « Rien de nouveau sur le front ».

Quant aux bruits selon lesquels les espagnols auraient songé à protester contre la venue trop fréquente de permissionnaires rien ne permet de les prendre au sérieux.

La boumbounio empouisounado

Enfioca qu'èron pèr aquelo atmousfèro de coumbat countùni, la ligno de fio aguènt gagna en founsour, coume se saup, li fièr bataiaire de la N^o encountrado s'èron fa, e proun lèu, à n'aquelo novo situacioun. Sentièn gargouta dins sa couralo aquel èime

cavalèirous e bèn francès qu'englourièron li Barra, li d'Assas, li Jan Bart, que l'on vèi la caro ufanouso de valènci sus lis image retrasènt, d'un Detaille e àutris ensignaire d'erouïsme pinturau.

Las! Fauguè n'en revessa e se demeni jusco à-n'aqueli modo mouderno de se battre, davans li proucedimen nouvèu e barbare.

Plus d'aqueli cargo erouïco « à la maniero de.... Reischoffen !... » Plus de drapèu fernissènt à l'alen di Vitòri « à la maniero de » Valmy ! Plus d'aquelo courtesio requisto « à la maniero de Fontenoy!... » Plus d'aqueli sounarié cleirounejanto dins « l'èr pur, la routo largo » ounte de Zouavo s'en van en cantant... « Rosalie desmoudado... », lou casco enfangousi e véuse de plumacho!... Ia sapo destrouant lou soulèu d'Austerlitz « à la maniero de... »

Em'aquelo facileta de coumparitudo; aquel èime de sicap que s'endevèn eme lou caratèro francès, se ié faguèron lèu. E d'abord qu'èro mestié d'èstre avisa emai óusservaire, l'avisamen e l'óusservacioun anavon faire la lèi dóu seitour.

L'assabé di couquinarié d'un enemi crudèu e feloun, que regardavo pas de faire uno guerro de tuo crestian, justificavo aquesto atitudo nouvello.

L'istòri di bounbounio empouisounado fasié ferni ! S'èro vist d'autoumouobilisto escampa, en travessant li vilage, de pognado de pastiho de goumo e li pàuri nistoun estèrni tant lèu lis agué tasta, souto lis iue di pàuri maire despouderado e espaventado.

D'aro-en-lai, lou bastoun de mauvisc fuguè tengu d'àmens e li berlingot de Carpentras noun fuguèron amés pèr èstre sussa que se pourtavon estampiho d'ourigino: « Made in Carpentras... Franço ».

Aquesto matinado de fin setèmbe fuguè matinado d'ecaufèstre. Li patrouio de nieuch avièn marca sus lou caier de roundo, is ouro vougudo: Rèn de Nòu, estènt que rènt avié treboula lou quiet de la vilo.

D'ùni afourtiguèron, pamens, après cop coume de juste, qu'avièn ausi un trepeja despachatiéu sus li calado; d'àutri, pensant à mau e dins l'estiganço de traire doutanço sus lou survihadis dóu cors de gardo, diguèron aguedre ausi lou brounzimen estoufa d'un moutour..

Ço que i'a de segur: countouroula, noun negable, marca au caier de roundo, pajo 27, coulouno B, à 4 ouro e dès dóu matin, es que, « de pastiho roundo, lusènto, negro, revertant la regalisso e semblant crida: « Manjo-me » èron escampLado dins forço carriero de la vilo, eme pèr toco seguro, de pourta envejo is enfant agroumandi emai i femo que, à prim jour, partièn pèr vendemia ».

Lou capo de posto averti pèr lou Pipoun baile de patrouio de 3 à 5, escarabihé sis ome e tóuti, en tengudo reglamentàri: brassard, ceinturoun (etc) partiguèron pèr faire la culido di pastiho souspèto.

Eitant lèu, la pouplacion fuguè assabentado pèr crido: a ta-ra-ta-ta... que de pastiho empouisounado èron escampihado dins li carriéro de la vilo... que falié bèn faire atencioun is enfant..., e que tout èro previst e fa pèr remassa e faire peri rapidamen li provo d'aquéu crime d'uno autre meno » .

Coume i'avié plus gés de farmacian dins la vilo, faguèron adure li pastiho à Nimes, au labouratòri despartamentau, pèr un jouvènt bicièuclisto, em'un lèissa-passa que pourtavo escri dins un cantoun: «Messioun secrèto... prèissa ». Sacheguèron, pamens,

lou mot de Santo Claro, avans que, de vèspre, s'entournèsse l'èsprèssi eme li resulto de l'analiso.

Vaqui: Là cavo ounte lou brave Plèti embarravo si trés cabro e soun bòchi s'estènt dubèrto, l'avé, bòchi en tèsto, s'èro bandi pèr carriéro. Embriaga d'èstre libro, tournado cabri, li bèsti estounado, anavon, trepejant, sautourlejant, petourlejant, mancant li roundo, s'enfugissènt au mié di souco ramado tóutis escrancado de rasin madur.

Quouro s'amanadè, lou bòchi, avié la barbo moustouso de jus de pichot- bouchè e fasié pér de bon lou Silèno, enterin que li trés cabro, avièn aquéu pichot èr inoucènt que vous prenon aqueli bèsti tré qu'an l'oucasoun de faire de sou sicap.

Lou fin mot s'expandiguè pas trop, e lou gros publi gardè gramaci au Coumitat de l'aguedre apara contro tau dangiè e, quau saup ? belèu crèis encaro de l'aguedre escapado bello.

Les bonbons empoisonnés

Surchauffés par cette atmosphère de combats incessants, la ligne de feu ayant, comme on le sait, gagné en profondeur, les fiers combattants de la Ne Région s'étaient adaptés assez rapidement à la situation nouvelle. Ils sentaient s'éveiller en eux cet esprit chevaleresque et bien français qu'ont illustré les Barra, les d'Assas, les Jean Bart..., vus en des poses magnifiques sur les chromos reproduisant les tableaux d'un Detaille et autres professeurs d'héroïsme pictural.

Il fallut, hélas, en rabattre et s'abaisser aux méthodes modernes devant la barbarie des nouveaux procédés.

Plus de charges héroïques, à la manière de... Reichshoffen ! Plus de drapeaux frissonnants aux souffles des Victoires, à la manière de... Valmy ! Plus de cette exquise courtoisie, à la manière de... Fontenoy ! Plus de sonneries éclatantes, dans « L'air pur, la route large », où des zouaves vont chantant. « Rosalie » démodée ! Le casque affreusement crotté, dépourvu de panache ! La sape détronant le soleil d'Austerlitz ! à la manière de...

Avec cette facilité d'assimilation et cet esprit d'initiative qui sont le propre du caractère français, l'on s'adapta. Et puisqu'il fallait devenir prudents et circonspects, la prudence et la circonspection seraient la loi du secteur. Les nouvelles des ruses employées par un ennemi cruel et felon, qui n'hésitait pas à rendre la guerre inhumaine, justifiaient amplement cette nouvelle attitude.

L'histoire des bonbons empoisonnés était terrifiante: on avait vu des automobilistes jeter à profusion des pastilles de gomme en traversant les villages, et les pauvres gamins gourmands, immédiatement terrassés sous les yeux des mamans impuissantes et épouvantées. Dès lors, le bâton de guimauve devint suspect et le berlingot de Carpentras ne fut admis à la succion que contre certificat d'origine « Made in Carpentras, France ».

Cette matinée de fin septembre 1914 fut une matinée d'alerte. Les patrouilles de nuit avaient signé leurs rondes aux heures réglementaires avec l'inévitable annotation:

R.D.N., aucun fait n'étant venu troubler la quiétude de la ville.

Certains affirmèrent cependant, par la suite, avoir entendu un bruit de galopade rapide sur le pavé; d'autres, mal intentionnés et désireux de jeter la suspicion sur la vigilance du corps de garde, prétendirent avoir entendu le ronflement étouffé d'un moteur. Le fait patent, contrôlé, indéniable, relaté du reste au cahier des rondes, page 27, colonne B: à 4 heures 10 minutes du matin est que « des pastilles rondes, luisantes, noires, ayant tout à fait l'aspect de réglisses et semblant crier «croquez-moi», avaient été répandues dans plusieurs rues de la ville, avec intention évidente de solliciter la gourmandise des enfants et des femmes qui, au lever du jour, allaient partir pour vendanger. Le chef de poste, immédiatement prévenu par les soins du « Picpon », chef de la patrouille de 3 à 5, alerta ses hommes, et tous, en tenue réglementaire, c'est-à-dire portant brassard, ceinturon, allure martiale, etc., partirent à la cueillette des pastilles suspectes. La population fut aussitôt prévenue à son de trompe: ta-ra-ta-ta- ta.... « que des pastilles empoisonnées avaient été répandues dans les rues de la ville; qu'il y avait lieu de surveiller les enfants, et qu'enfin toutes mesures étaient prises pour l'enlèvement et la destruction rapides des traces de ce nouveau crime ».

La ville étant dépourvue de pharmaciens, les pastilles furent portées au laboratoire départemental, à Nîmes, par un jeune cycliste dûment muni d'un laissez-passer, avec cette mention en exergue: « Mission spéciale. Urgent ».

L'on fut, cependant, fixés avant le retour de l'express qui, vers le soir, rapportait les résultats de l'analyse. Voici: la cave dans laquelle ce brave « Plèti » tenait renfermés ses trois chèvres et son bouc, étant, par inadvertance, restée ouverte, le troupeau, bouc en tête, s'était précipité dans les rues. Ivres de liberté, redevenues soudain « cabris », les bêtes étonnées allaient, gambadant, sautant, crottant; évitant les rondes et s'enfuyant enfin parmi les ceps feuillus et chargés de fruits mûrs.

On retrouva le bouc, la barbe poisseuse de jus de « petit-bouschet » et jouant à s'y méprendre au Silène; tandis que les trois chèvres avaient cet air innocent que savent prendre ces animaux lorsqu'il leur est donné d'agir selon leur propre initiative.

L'exacte vérité ne se répandit point parmi le grand public, qui sut gré au Comité de son efficace protection et garda le sentiment de l'avoir échappée belle.

Pichot coustat de la glòri

L'amiracioun de quauquis un de l'arrié, au regard di coumbatant, se prouvavo, de fes que i'a, em'un sabourous enfantouligé. Aquelo pountanado dounè, pèr eisèmple, uno espetaclouso espelido de noum, que degun s'esperavo de vèire pèr talo destinacioun e, qu'à premièro visto poudièn agué l'èr d'un grèu mancamen de respèt.

Es coum'acò que se veguè dins aqueli quatre an de set à vue cadelado de touto raço que ie diguèron « poilu »

Ai vist un miòu ratié e testard que respoundié au noum de « Clemenceau » ço qu'un bon besoun, pòu encaro se coumprene. Uno peloto, amirarello ferverouso dóu vincèire de la Marno, fasié vèire, pleno de croio, un galustre patu, empasta e grèu à se mòure que ie disié « Joffre » emai n'èro pas meior gau pèr acò.

Fau pas crèire qu'acò d'aquí fuguèsse pèr escàfi..., tout au contro, èro, se pòu dire, coume uno veneracion, un brisoun simpleto, belèu, mai touto franco e sènso esperit de manèflige.

Les â-cotés de la gloire

L'admiration de ceux de l'arrière se manifesta parfois avec une savoureuse naïveté à l'égard des combattants.

Cette période vit, par exemple, une étonnante éclosion de noms, au moins inattendus, quant à leur destination, et pouvant, à première vue, apparaître comme ayant un caractère d'irrévérence caractérisée.

C'est ainsi qu'il y eut, en ces quatre années, sept ou huit générations de chiens de toutes races qui se dénommèrent: « poilu ». J'ai connu un mulet rétif qui répondait au nom de Clémenceau, ce qui, à la rigueur, peut s'expliquer.

Une fermière, admiratrice fervente du vainqueur de la Marne, montrait avec orgueil un vieux coq empâté, lourd à se mouvoir, qu'elle appelait Joffre et n'en était pas meilleur coq.

Or, ceci n'était nullement dans le sens de la dérision, mais au contraire une espèce de vénération un peu paysanne sans doute mais sincère et sans esprit de basse flagornerie.

Li presounié... li simulaire...

S'ensoucitant d'imparcialeta, ço qu'es provo d'amo majouro, li dóu Coumitat pourtavon jujamen drechurié, valènt-à-dire desfautant de bèn- voulènci, sus li presounié, queto que fuguèsse sa naciounalita.

« Acò se coumpren pèr li bocho, disié Cartagèno, eli que crèbon de fam, mau coumanda, tabasa, et mena au chapladis contro soun bon voulè... E de mai, lou sènton ben que bataion pèr uno causo marrido..., mai li nostre !!. Pèr qu'enfin, i a rèn que li bute à-n'aquelo espèci de descasènço ! Que que se n'en digue, e sènso desparla, acò vous a quand meme un relènt de capitacioun... Es-ti qu'avièn capitula, d'Assas, Cambronne ?? Es-ti que mourri pèr la Patri-i-i-i-o èro pas lou sort lou mai digne d'envi-i-i-i-o??»

Ansin resounavon nòstis estouïcian...

Sa fisànço dins la vertu dóu patriotisme anavo se plega souto d'àutri desfesci. Acò, noun fuguè, de primo, qu'un brut mau assegura, mai que d'ùni fa maucourous venguèron, pèr mal astre, afourtì: lou Poudé militàri avié degu puni severamen, e à contro-cor, de cas d'estroupiaduro cercado.

—« Acò se coumpren pèr li bocho... », (segoudo edicioun dóu bèu discours de Cartagèno).

Se veguè, memamen, de cas inimaginable de semblant de malautié qu'espelissien au moumen li mens óupourtun, valènt à dire: just au moumen que falié mounta en ligno. Ero lou flegmoun au geinoun..., li 39° 8 de fèbre..., lis esfouirado à la subito..., li candidat à l'evacuacioun pèr un tussi óupiniastre; i'avié pièi aqueli que avièn de longo

uno amarouïdo en resèrvo dins un cantoun de soun trau de quiéu, etc., etc...

Tout acò desvariavo emai enmaliciavo mi bons ami Eracleian qu'aurién jamai agu l'idèio de tàlis engano.

A-n'uno de mi destèndo, d'un caratèro imprevis, me faguère aresouna un pau vivamen pèr ague fach uno espèci de « vantarié » dóu « filoun » radié que vous asseguravo uno foro-bandido seguro, pèr raport à si semblant epidemi e i risque de proupage lou mau. De mai, ère ana enjusco a qualifica. d'« urouso » aquelo malautié di cournudo que vous proumetié de vous faire recassa quàuqui jour de « counvalo », après uno pountanado au tebés de l'infirmarié...

— « Mai acò vuejo li trencado ! », regretavo Polito.

— « Es de desfachisme ! », bramavo un di tricougnas. — « De trahisoun ! », cridavo Renault.

— « De lacheta ! », apoundié Cartagèno.

— « Sistèmo D ! », ço-disié Rugnolt qu'èro pas esta coulouniau pèr rèn...

*

Pèr tant qu'acò fugue sousprenènt, la descubèrto d'aquéu « filoun », racino plus lèu dins l'Istòri que dins la Sciénci.

Avian emé nàutri, un vièi R. A. T., espèci de saberu manca, que galejavian countùnio. Nous disié s'èstre entreva de destria lou vrai, subre d'ùni fa de l'Istòri, tengu pèr segur e pamens countestable.

A soun dire, Rouland, lou prous de Roncevaux, èro bèn mort de la roumpeduro de si veno dóu coui, en boufant à la perdudo dins lou corn, mais aquelo roumpeduro èro, ni mai, ni mens, qu'aqueli di « glando » à escupagno (cournudo) ainsin couifado enjusco que n'en petèsson...

Ai dit qu'aquéu R.A.T. n'èro qu'un saberu à la manco, gu'avié pas gros crèdi..., empacho pas que, sènso ana ounte jusco ané Rouland, un pelous ingenious aguè l'idèio, faute de corn, de boufa dins soun bidoun. Li resulto fuguèron meravihouso e lou pelous evacua; enterin que lou bidoun passavo de bouco en bouco, tout atupi de se vèire ansin boula, acoustuma qu'èro d'èstre de longo esta teta (tateta).

Coume talo novo faguè pèr courre sus touto l' 'espendido dóu front) noun sai..., mai fugué lèu fa... Coume faguè pèr passa li ligno? N'en sabe rèn ni mai. Ço que i'a de segur es que de l'autro man n'en fâsièn eitant. Em'acò se veguè dins tóuti lis androuno dóu vaste front, d'ome, bèn escoundu, boula dins si bidoun..., après lis aguedre escoula, coume de juste.

Li resulto fuguèron pas pertout talo que s'esperavon e fugué bèn daumage pèr ço que aurié agu, coume seguido premiéro, de faire evacua la majo part di coumbatant, e uno outro eitant urouso pèr quàuquis un: l'acabado de la bourroulo.

I'aguè, quand meme, unocoumpensacioun, provo qu'un bel esfors voulountous se perd pas toutalamen: es d'à parti d'aqui que s'es vist de bidoun de dous litre.

Les prisonniers... les simulateurs

Avec ce souci d'impartialité, qui est la marque des âmes trempées, les membres du Comité jugeaient équitablement, c'est à-dire sans bienveillance aucune, que fut leur nationalité les prisonniers, qu'elle que fut leur nationalité;

— « Passe encore pour les boches, disait Cartagène, qui, eux, sont mal nourris, mal commandés, brutalisés, menés au combat à leur corps défendant, et de plus, sentent confusément qu'ils luttent pour une mauvaise cause... Mais les nôtres !!! Car enfin, rien ne les pousse à cette espèce de déchéance... quoiqu'on en dise, et sans vouloir employer de grands mots, cela vous garde, malgré tout, un vague relent de capitulation... Est ce que d'Assas, Cambronne, s'étaient rendus ? Est-ce que « mourir pour la Patri-i-i-i-e n'était pas le sort le plus digne d'envi-i-i- i-e?? »

Ainsi pensaient nos stoïciens.

Leur foi en la vertu du patriotisme devait, cependant, subir d'autres déconvenues...

Ce furent d'abord timides insinuations..., rumeurs imprécises, que bientôt des faits douloureux vinrent malheureusement confirmer: l'autorité militaire avait dû sévir avec rigueur, et la mort dans l'âme, contre certains cas de motivation volontaire.

— « Passe encore pour les boches » (2^{me} édition du discours de Cartagène).

Il y eut même des cas invraisemblables de simulation de maladie qui se déclaraient au moment le moins opportun, c'est-à-dire au moment de monter en ligne: le phlegmon au genou..., les 39° 8 de fièvre, les brusques dyssenteries..., les canlidats à l'évacuation pour cause de bronchite..., et puis celui qui tenait toujours quelque hémoroïde en réserve dans un recoin de l'anus..., etc., etc... Tout cela déconcertait et indignait profondément mes amis Heracléens qui, eux, n'eussent jamais pensé à de tels subterfuges.

Au cours d'une détente, d'un caractère imprévu, je fus vertement sermonné pour avoir fait une « apologie » «du dernier filon » qui vous assurait une évacuation certaine en raison de son caractère apparemment épidémique et des dangers de contagion que présentait le sujet. Et d'abord, j'osais qualifier « d'heureuse » cette épidémie des oreillons qui promettait un rabiote de détente par un séjour à l'infirmerie du dépôt.

— « Mais cela vide les tranchées ! », regrettait Polyte.

— « C'est du défaitisme ! », hurlait Renault.

— « De la trahison ! », tonitruait l'un des Tricougnat.

— « De la lâcheté ! », ponctuait Cartagène...

— Système D... ! », murmurait Rugnolt qui n'avait pas été colonial pour rien...

La découverte de ce filon a ceci de curieux que ses origines relèvent moins de la Science que de l'Histoire.

Nous avions un vieux R.A.T., savant ~ loupé ~ que l'on blaguait volontiers, lequel s'était vaguement préoccupé de la recherche de la vérité sur certains événements relatés par les manuels d'histoire réputés définitifs et cependant contestables. Ainsi, Roland, le héros de Roncevaux, serait bien mort de la « rupture des veines du cou » qu'il aurait démesurément gonflées en soufflant éperdument dans le cor..., mais ce gonflement n'était rien autre que celui des glandes salivaires (oreillons) ainsi développées jusqu'à

éclatement.

J'ai dit que le vieux R.A.T. n'était qu'un savant « loupé » auquel l'on n'accordait qu'une confiance relative..., n'empêche que, sans aller jusqu'aux limites atteintes par Roland, un poilu ingénieux eut l'idée, à défaut de cor, de souffler dans son bidon. Le résultat fut merveilleux et le poilu évacué, tandis que le bidon, ahuri de se voir soufflé, lui qui jusqu'à ce jour avait été tété (T.T.T.T.) passait de bouche en bouche.

Comment cette nouvelle parcourut le front ? Je n'en sais rien, mais ce fut rapide. Comment traversa-t-elle les lignes ? Je n'en sais rien non plus, mais le fait est cependant avéré: ceux d'en face en faisaient autant. Et l'on vit, sur bien des points du vaste front, des hommes (dissimulés bien entendu), énergiquement occupés à souffler dans leur bidon..., après l'avoir vidé comme de juste.

Les résultats ne furent pas toujours concluants et c'est bien regrettable puisqu'ils auraient eu, comme première conséquence heureuse, de faire évacuer la totalité des combattants, et une deuxième non moins appréciable pour quelques uns: la cessation des hostilités.

Il y eût tout de même une compensation qui prouve bien qu'un effort sincère ne saurait être complètement inutile: c'est de cette époque que datent les bidons de deux litres.

Lougico militàri

Es pas que fugue au tout necite, mai vole douna lou sens d'uno fraso que s'enclavo, pèr asard, dins lou chapitre que precedis, rementant uno «destento d'un caratéro imprevisit ». Se sert pas à rèn autre, moun incidènto aurà lou merite de souto-ligna aquel esperit de lougico que sèmpe ispirè lou z'aut coumandamen, pèr lou mena vers aquelo prouto vitòri que sabès... Aquesto pajo aura subre moun istòri, esgaiejado, de fes, pèr de pounchoun fantisierous, l'avantage(?) d'èstre assouludamen veraio. Fara pas que la boufounado ague quaucarèn à ié pèdre...

Quouro en 1915, sus lou coumand d'un burèu anounime e alieuncha, fugué foundudo la coumanié dóu trin out 'aviéu l'ounour de servi, nous encapavian en Loureno, aperiau dins lou tenamen de Baccarat.

L'ordre precisavo que: lou materiau carretié passarié au depost lou mai proche d'âqui. (Rambervillers). Lis ome sarièn afeta à d'uni coumanié cantounado un pau pertout. Pèr li bèsti, èro dit que devièn rejougne lou depost d'out èron sourtido e mounté li menarièn si carretié. Ansin fuguè fa, pan pèr pan. Aquéu brave cabau (franc de dous miou) venié tout dóu depost de Châteauroux e fourmè un trin coumplet, vue pèr vagoun (en long), e si dous tringlot.

Li dous estrangié èron vengu, pèr l'encauso de mutacioun fantisierouso: un dóu depost de Lunel (Erau), l'autre de Paris, depost de l'escolo militàri.

Coumand me fuguè fa d'acoumpagna à-n'aquelo escolo lou mièu que n'èro sourti; enterin qu'un coulègo (un parisen) èro coumanda pèr adurre à Lunel, lou paure bardot, perdu au mié d'aqueli de sa meno e qu'èron Berrichon.

Aguérian bèu faire, i'aguè pas, dins lou pichot estat-major de nosto coumanié, un

poudé que pousquèsse, o vouguèsse prendre sus éu, de rèn cambia dins l'ordre di causo establi; ço qu'aurié fa que lou Parisen serié ana alena 'n pau la neblo de soun car Paname, e iéu me seriéu alanda vers aquelo encountrado souleiouso ounte me fasièn lingueto tant de boni resoun. Es pas necite d'apoundre, qu'eme lou Parisen, desembouïèrian l'escagno à noste biaï, au grat de nòsti souvet e sènso n'en muta. Fuguè un viage agradiéu de tres jour e tres niuech, soulet, eme lou miou, dins un vagoun de quatrenco classo pèr nàutri dous, à nous viéuta sus un apaiage aboundous.

Aquéu tèsto à tèsto n'en valié bèn un autre, dins un tèms ount' avian pas la libro chausido de nòsti relacioun....

A Lunel fuguerian aculi em'un espèci de respet..., lou miou, subre-tout, pèr sutfi qu'avié un creuje à soun coustat senèstre; que iéu, em'un sang-fré desvergougna, atribuïguère à-n'un esclat d'oubus.

Lou Capitàni, un ome galoi, me benastruguè sus la bono mino qu'avian « li d'amoundant », pièi sounè famihieramen soun sarjant-majour e ié faguè:

— « Tenès, capo, vaqui que s'endevèn à mirando pèr faire lou plen de voste counvois de cabau en Laureno »....

Se lou miou coumprenguè faguè coume se rèn n'èro; e iéu, qu'aviéu coumpès, faguère lou qu'à rèn ausi.

L'idèio, un pau gnoco, que tant poudrièn me coumanda pèr mena aquéu counvois me carcagnè talamen que, lèu-leu, quihère aqui moun coumpan de routo e, à la galopo, anère prene lou trin pèr rejougne moun cantounamen, en m'arrestant à Sant-Gile ounte me paguère, sènso mai, uno miejo-semano de pauso.

« —Dire, pensave pièi en m'entournant vers lou front, dire, que moun coulègo dis auriho miejo-longo, refai belèu, à l'ouro d'aro, lou meme trajé que iéu e dins la meme estiganço... Soulamen, filousofo pas... éu ...»

Urous bardot !

Logique militaire

Sans que ce soit le moins du monde indispensable, je crois devoir expliquer le sens d'une phrase qui s'incorpore incidemment dans le précédent chapitre, évoquant le souvenir d'une « détente d'un caractère imprévu ». A défaut d'autre utilité, ma parenthèse aura le mérite de mettre en valeur cet esprit de logique dont sût toujours s'inspirer le Commandement, et lui permit de remporter la victoire rapide que l'on sait.

Cette page a, sur mon histoire égayée de quelques pointes fantaisistes, l'avantage (?) d'être rigoureusement authentique. Du reste, la bouffonnerie n'y perd aucun de ses droits.

Lorsqu'en 1915, par l'ordre d'un lointain et anonyme bureau, fut dissoute la Compagnie du 9e Escadron du Train, dans laquelle j'avais l'heur de servir, notre cantonnement se trouvait en Lorraine, aux environs de Baccarat.

L'ordre précisait: que le matériel roulant serait passé en consigne au dépôt le plus voisin (Rambervillers); les hommes affectés à des formations dûment énumérées, et enfin, que les animaux devaient être ramenés à leur dépôt d'origine accompagnés de conducteurs.

Ce qui fut fait scrupuleusement. Ces braves bêtes provenaient toutes, à deux exceptions près, du dépôt de Châteauroux et formèrent un convoi d'un train complet, huit en long dans chaque wagon, avec deux convoyeurs. Le couple d'étrangers provenait par la seule fantaisie de mutations répétées; l'un du dépôt de Lunel (Hérault), l'autre d'un dépôt de Paris (Ecole militaire).

Je reçus l'ordre d'accompagner à ladite école le mulet qui en était sorti; tandis que mon collègue (un parisien) devait reconduire en Languedoc le pauvre bardot égaré parmi ses congénères Berrichons. Or, en dépit de nos démarches, aucune puissance, parmi le petit Etat-major de notre compagnie, ne pût ou n'osa intervertir l'ordre des choses déjà établi, ce qui eût permis au Parigot d'aller revoir son cher Paname, et de me diriger vers ce coin de France où m'appelaient de si valables raisons.

Il va sans dire que nous résolûmes nous-mêmes (le parigot et moi) ce problème réputé insoluble, au mieux de nos aspirations respectives et, ce, avec la discrétion la plus intéressée. Ce fut un voyage charmant de trois jours et trois nuits; seuls (le mulet et moi) dans un wagon à nous réservé, vautrés sur une abondante litière. Ce tête à tête, après tout, en valait bien un autre à une époque où l'on n'avait pas précisément le choix de ses relations.

Nous fûmes accueillis à Lunel avec une certaine déférence, le mulet surtout, en raison de ce qu'il portait une cicatrice au flanc gauche, qu'avec un aplomb effronté j'attribuais à un éclat d'obus.

Le capitaine, un homme jovial, me félicita de la bonne mine que nous avions là-haut, puis interpella familièrement le sergent-major en ces termes

—« Dites donc, Chef, voilà qui tombe à pic et va compléter votre contingent d'animaux pour votre convoi en Lorraine ».

Si le mulet entendit il n'en fit rien paraître; tandis qu'ayant compris, je sus faire le sourd. L'idée baroque qu'on pouvait me désigner pour diriger ce convoi, m'inquiéta au point que je pris rapidement congé de mon compagnon de route et m'en fus, au trot, prendre le premier train pour rejoindre mon cantonnement, « via » St- Gilles, où je m'octroyais une bonne demi-semaine de repos.

— «Dire, pensai-je ensuite en remontant vers le front, que mon copain, aux oreilles demi-longues, fait peut-être à l'heure qu'il est le même trajet que moi-même et pour les mêmes fins... Seulement, voilà, il ne philosophe pas, lui... »

Heureux bardot !

La ratugno

Quouro li « bocho », dins ço qu'a de mai mepresous aquelo apelacioun, aguèron, segoun soun èime qu'es d'ague pou dóu lume, (un academician nous l'a dit), inagura ço que li de l'arrié apelavon despichous: la guerro di taupo, s'aubourè, dóu mai alieuncha di front, uno cridadisso unenco de vitupèri.

Acabado li cavaucade, sabre desfourella ! Li cargo à la baiouneto... en cantant... ounte nòsti soudard èron mèstre ! «emai que preferissièn...» afourtissié Cartagèno...

Fau que conte, aro, à-n'aquèu prepaus, un pichot auvàri que fai sa plego, pòu se dire, dins lou « serious burlesc ».

Au cafè dis Artisto, la partido de bihard s'apassiounavo, sènso pemens que n'en fuguèsson mendre li souci grèu dóu moumen. A provo que Rugnolt, la co de bihard en l'èr, tout en prenènt sis amiro pèr encapa lou proumié pount d'uno tièro que proumetié d'èstre aboundouso, esplicavo lis efet foudrejant de l'escrimo à la baïouneto:

—« Double pas en avant ! un... dous... cop lança ! » Double pas en arrié... un... dous... en tèsto aparas! pougnessès! » « Viras à dèstro! »... (etc. etc.).

Eiço, eme demoustracicon e un toun de coumand que prouvavo lou rendamen d'uno manobro bèn facho.... Pàuri bocho! de qu'aurièn prés... à la fourcheto !... Se fasié ciéucle, un ciéucle proun larg, à l'entour de l'ajudant-percetour, que la co de bhard en man, coumandavo e fasié soulet li mouvamen em'un ensèmble perfet. Un gèst mal-encountrous e trop aviva, dóu « en tèsto aparas » faguè que l'armo turtè la souleto lampo eleitrico que s'espètè, em'un brut....

Quouro lou lume revenguè, bonadi lou bon secous d'un briquet noun estampiha, Moussu Rugnolt, li bras en l'èr dins la pousturo de: « en tèsto aparas », semblavo palafica.

Polito e lis autre, escoundu souto lou bihard, n'espelissièn, un pèr un, acipa tout-d'uno, d'uno amiracioun qu'es pas de dire, pèr Cartagèno, que, soulet à sa taulo, panle mai pausadis (Mac-Mahon èro ansin lou jour de Magenta), chimavo, coume se rèn n'èro, soun bok de mièjo-bruno escumejant. Aguè meme un de si mot... simple e sublime: - N'avèn vist d'autro ! »

*

Adounc « avièn » talamen counsciènci de soun pau-vau, que « s'encavavon »... li rossard ! Mai sauprian « li » destousca « li » estubarian plus lèu ! E quouro li letro di pelous denuncièron lou testardige de la pluejo, que mudavo li plano en palunaio, li trau d'oubus en bagnadou, e li trencado en roubino; li de l'arrié s'escridèron:

— « De que van prendre... li bocho, dins si trau! N'en sourtiran aqueste cop! »

Enterin, lis esperit resounable anouciavon pausadamen:

— « Lou tèms obro pèr nàutri! »

D'aiours, nòsti labouratòri metièn la darriero man à la fourmulo finalo de la « Turpinito », qu'un soulet de sis oubus devié, dins un larg tenamen, avali tout ço qu'èro viéu, sieche pèr estoufamen o roumpeduro di veno. L'avenidou èro à la fisança e cadun se bressavo eme chale dins l'espèr agradiéu de vèire la fin dóu darrié barbare.

Pamens la « Turpinito » s'entanchavo gaire de naisse, lou barbare s'óupilavo à viéure sus nosto terro e, ferouge, se i'arrapavo. Requiéulan meme li raro de la vergougno e de la michantiso, vèici qu'escampihavo, sènso l'ajudo de Turpin, d'erso de gas sus nòsti ligno.

— « Un cop de mai, vioulavon li lèi de la guerro e de l'Umanita » escriguèron nòsti patouiard óuficiau.

Es d'arremarca que fuguè pas, acò, uno di mendris invencioun de nòstis escrivan erouï,

d'agué pousscu rëndre poussible aquel acoublage abouminable de la Guerro éme l'Umanita.

Es just à-n'aqueú moumen que s'endevèn la vengudo d'un alia que, de segur, s'esperavo gaire e qu'apasimè, pèr un tèms, lis ànci grèu e justifica d'aqueli qu'aparavon la Nco Zono.

Eiço soulet èro la provo, sènso discuto, qu'erian bèn, nàutri, li soudart dóu Dre.

Se poudié, adounc, gramacia l'Astrado dis atencioun que, de countùni, nous pourtavo.

Es que, d'efet, encava dins si relarg, nòsti soudard se vesien à mand deperi sènso glòri, se noun i'èro vengu aquesto nouvello ajudo: la ratugno.

O, lou rat, aqueú couabitant mau-vengu di cagnat e di sapo; enjusco à vuei mau vist e courseja, anavo, aro, prene un di premié role dins lou dramo.

De la « ratofoubio » passavian à la « ratofilio ».

Cercant saique soun reabilimen, la ratugno se diguè d'averti si fraire- pelous, dóu camina sournaru di gas. Lis aguènt senti li premié, lèu escarabihavon li sapo e cagnat eme si coui-coui desvaria, pièi gisclavon de foro.

Sabian ço qu'acò voulié dire em'acò li seguissian éitant despachatiéu.

Quouro es que s'edificara un mounumen, mousoulèu àn'aqueli sentinello atenciounado e voulountàrio, premieri vitimo de soun estacamen à la terro sacrado ?

Sèmblo bèn que i'aurié, aqui, de que faire pèr ócupa li lesi d'un coumitat de « ratofilio » souto lou patronage de la S. P. D. A.

Car es bèn tout vist qu'aqueli que, pèr encauso de vieiounge o de roumati, èron pas proun degaja pèr escala li ribo, o is aubre lou cas escavènt, èron segur de peri pauramen.

Es d'aqui que greiè dins la closco fecoundo de Polito, aquesto idèio lumenouso de faire un « pargue-à-ratugno » que sarié uno resèrvo pèr aprouvesi li quàuqui cantoun ounte, pèr cas, desfautarièn.

Se n'en discutiguè eme grand sieun avans de se i'aresta per de bon e d'uni, qu'avièn d'èime de mercanti, s'aproumetièn deja de gagna gros à- n'aquel abarissège patriouti.

Segur, aurié pousscu se faire e douna memamen de poulit gazan se, pèr cop d'astre, la guerro avié pousscu s'esperlounga.

Les rats

Lorsque les « Boches » dans le sens le plus péjoratif du mot, eurent, selon leur nature qui est de craindre la clarté, (c'est un académicien qui l'a dit), inauguré ce que ceux de l'arrière appelaient dédaigneusement: la guerre des taupes; il s'éleva du plus reculé de nos fronts un cri d'unanime réprobation. C'en était fait des chevauchées, sabre haut! Des charges à la baïonnette en chantant..., chères à notre race, où nos soldats excellaient...

«... et préféraient », assurait Cartagène. Je dois relater, à ce propos, un incident qui se recommande surtout par ce qu'on pourrait appeler: son sérieux burlesque.

Au café des Artistes, la partie de billard battait son plein, sans qu'en fussent atténués les graves soucis de l'heure.

La preuve en est que M. Rugnolt, la queue en l'air, et tout en méditant de réaliser le premier point d'une série qui s'annonçait particulièrement brillante, expliquait les

foudroyants effets de l'escrime à la baïonnette:

—« Double pas en avant ! Une! Deux ! Coup lancé! Double pas en arrière! Une! Deux!
En tête parez et pointez! Volte face à droite! » etc., etc.

Ce, avec démonstration à l'appui et un ton de commandement qui prouvait toute l'efficacité de l'exercice. Pauvres Boches! Qu'est-ce qu'ils auraient pris... à la fourchette! On faisait cercle, un cercle élargi, autour de l'adjudant-percepteur Rugnolt, qui, armé de sa queue de billard, commandait, exécutait tout seul les mouvements avec un ensemble parfait. Un geste malencontreux et trop accentué du « entête, parez et pointez! », voulut que l'arme heurta, l'unique ampoule électrique éclairant le café et la fit éclater. Lorsque la lumière reparut, par le secours opportun d'un briquet non estampillé, Rugnolt, les bras en l'air, dans l'attitude du « entête parez » semblait pétrifié. Polyte et les autres, cachés sous le billard, émergeaient un à un, saisis soudain d'une inexprimable admiration pour Cartagène qui, seul, à son guéridon, pâle mais calme, (tel fut Mac Mahon le jour de Magenta) portait lentement à ses lèvres son bock de « demi-brune » mousseux.

Il eut même un mot simple et sublime:

— « On en a vu-d'autres! »...

Donc, « ils » avaient tellement conscience de leur infériorité qu'« ils » se terraient, les pleutres! Mais « on » saurait les déloger, « on » les enfumerait plutôt. Et lorsque les lettres des poilus du front dénoncèrent la persistance des pluies, transformant les plaines en marécages, les trous d'obus en piscines, les boyaux et tranchées en canaux, ceux de l'arrière se réjouirent et s'écrièrent:

—« Qu'est ce qu'ils prennent, les Boches, dans leurs trous ! Ils vont enfin en sortir »...

Tandis que les esprits pondérés prononçaient doctement:

—« Le temps travaille pour nous ».

Du reste, nos laboratoires mettaient au point la formule définitive de la « Turpinite », dont un seul obus devait, dans un large rayon, anéantir tout être vivant, par asphyxie ou éclatement des artères. La perspective était donc rassurante et l'on se berçait complaisamment dans la douce espérance de la fin prochaine du dernier barbare.

Cependant, la « Turpinite » tardait à naître, tandis que le barbare continuait à vivre sur notre sol et s'y cramponnait désespérément. Reculant même les limites de l'infamie et de la cruauté, voici qu'il répandait, sans le secours de Turpin, des nappes de gaz sur nos lignes.

— « Une fois de plus, déclaraient nos écrivains officiels, ils violaient les lois de la Guerre et de l'Humanité ».

On notera que ce ne fut pas l'une des moindres trouvailles de nos littérateurs héroïques, d'avoir réussi à rendre possible cet accouplement monstrueux de la Guerre avec l'Humanité .

C'est à ce moment précis que se place l'intervention d'un allié au moins inattendu et qui calma, pour le moment, les inquiétudes atroces et légitimes des occupants valeureux de la Nme Zone.

On ne pouvait que remercier la Providence de sa sollicitude à l'égard des nôtres.

Cela seul démontrait, de façon péremptoire, que nous étions bien les soldats du Droit.

C'est qu'en effet, terrés en leurs abris souterrains, nos soldats eussent été voués à une mort certaine et sans gloire, sans ce nouvel allié: le Rat.

Le rat, cet indésirable co-habitant des cagnas; le rat jusqu'ici honni et pourchassé, allait jouer dans le drame, un rôle de premier plan. De ratophobe on devint ratophile.

Visant sans doute à sa réhabilitation, il prit sur lui de prévenir ses frères- poilus de l'approche sournoise des gaz. Pressenti le tout premier, il alertait sapes et cagnas par des couics-couics affolés et s'élançait au dehors.

L'on savait ce que cela signifiait et on se hâtait à leur suite.

Quand se décidera-t-on à édifier un monument à ces sentinelles vigilantes et bénévoles, premières victimes de leur attachement au sol sacré?

Il semble qu'il y aurait là un champ d'action tout in, diqué à l'activité d'un comité de « ratophilie » placé sous le haut patronage de la S. P. D. A.

Car ceux, parmi les moins alertes, les rhumatisants, qui ne pouvaient grimper les talus, ou aux arbres le cas échéant; ceux que l'âge ou des blessures alourdissaient, ceux-là étaient voués à une fin lamentable.

C'est ainsi que naquit, dans le cerveau fécond de Polyte, l'idée géniale d'un parc-à-rats, qui constituerait une réserve destinée à l'approvisionnement des parties du front qui s'en trouveraient dépourvues.

Cette proposition fut retenue, soigneusement étudiée au sein du Comité et certains esprits spéculatifs, se proposaient déjà de réaliser d'importants bénéfices à ce patriotique élevage.

Il est certain que l'affaire eût pu se monter et arriver même à assurer de sérieux dividendes, si, par chance, la guerre se fut prolongée seulement de quelques années de plus.

Se sarié bèn engarda de faire lou mendre tort à la braveta, sènso se descarga d'abord dóu pès de si mancamen

Aquelo bugado facho ansin proun fes, i'ajudavo à-n'en camba, cor lèste e cor seren, lis entravadis que lou « malin » estiro, pèr faire brounca lis ounesteta li miès assetado.

Mouriguè coussu, respeta, en bon crestian e s'à pas pres sèti à la dèstro dóu Paire, acò farié crèire que i'a, entre lou Rèi dóu cèu e sis ome d'affaire sus terro, un malentèdre segur au regard de sis intencioun.

Fournissèire dis armado

Lis evenimen coungreièron de modo tóuti novo de coumèrci i quàli li mercanti aguèron lèu fa de s'accoustuma.

Tau que, fasènt negòci de pasturo avié tout bèn just aprouvesi, enjùsco à vuei, uno bregade de gendarmarié; au tout cinq cavau, se veguè tout d'uno, passa de coumando en frapo, à l'usanço di bèsti moubilisado. Pamens!...

Ero d'abord mestié de plega a questo pratico d'asard e de quatre pato, à la disciplino alimentàri que subissièn li populacioun, e, ié faire prene pèr bono, uno biasso à laqualo, despiei de longo, avien fougna eme testardige.

Tout çò que pòu pourgi la palunaio, tengu pèr « apaiage » despièi lou tèms di plus lieuncho souvenèncò, se veguè enaussa au titre de « fen de premiero qualita ». Uno estampiho en pergamin l'asseguravo à bel esprèssi Coume falié avinci la dificulta grèvo dóu pes e dóu vouume, l'encoubramen s'endevenènt plus eme li mejan demeni dóu carré, noste ome ié pourtè remèdi em'un esquichage à la prèisso mecanico e pèr un bagnage moudera, mai pamens proun aboundous. Tenié d'à-mens éu- meme, entre dos messo, à-n aquelo doublo e fruchièro óuperacioun. Es que..., cresié... aquel ome!... Noun sai au just à de que, e eu nimai belèu, mai « cresié » à soun dire...

Pas mai que di goust e que di coulour, la Fé, acò noun se discuto.

Eiço lou fasié ni meïour, ni plus marrit, ni mai dubert, ni mai barra qu'un autre mai « cresié »... cresié e, subre-tout: praticavo.

A moun vejaire, crese que « cresié » mai que tout à l'utileta di signe esteriour de la Fé, e, es pèr acò que « praticavo » à bèus iue vesènt. Cresié à la vertu d'uno bugado semaniéro de sa counçiènci e à l'abaucamen dis escrupule per lou biais que vèn tant bèn à man, de la counfessioun, seguido d'assoulucioun e, coume de juste, remesso de tóuti li peccat.

Fournisseurs aux armées

A la faveur des évènements s'instaurèrent de nouvelles méthodes commerciales, auxquelles certains mercantis s'adaptèrent avec une remarquable rapidité.

Tel négociant en fourrages qui s'était contenté jusqu'ici d'approvisionner en grains, foins et litières, une brigade de gendarmerie, soit cinq chevaux, se vit tout à coup passer commandes illimitées à destination, ou plutôt, à l'usage des animaux mobilisés.

Enfin ! Jugeant d'abord qu'il importait avant tout de soumettre ses clients quadrupèdes et accidentels à la discipline alimentaire à laquelle étaient astreintes les populations, il réussit à leur faire accepter (?) une pâture à laquelle, depuis toujours, ils avaient résolument boudé. Des produits, voire même des sous produits palustres dénommés « litières » depuis un temps immémorial, se virent élevés jusqu'à l'appellation de « foins de première qualité. » Une étiquette parcheminée en témoignait expressément.

Comme il fallait résoudre le difficile problème du poids et du volume, l'encombrement étant jugé incompatible avec des moyens de transport devenus précaires, notre homme y remédia par un compressage « ad hoc » et, quant au poids, par un arrosage discret, mais suffisant.

Il veillait lui-même, entre deux messes, à cette double et fructueuse opération. Car il croyait, cet homme. Je ne sais au juste à quoi, et lui non plus sans doute, mais enfin il croyait..., qu'il disait. Pas plus que des goûts ni des couleurs ces choses-là ne se discutent.

Cela ne le rendait ni meilleur, ni pire, ni plus intelligent, ni plus stupide qu'un autre, mais enfin il « croyait » et surtout il « pratiquait ».

Il croyait avant tout, je pense, à la nécessité des marques extérieures de la Foi et c'est pourquoi il pratiquait avec ostentation. Il croyait à la vertu d'une lessive hebdomadaire

de la conscience et à l'apaisement des scrupules par le moyen commode de la confession, laquelle, suivie d'absolution, comporte, on le sait, une rémission totale des péchés. Jamais, au grand jamais, il ne se fût permis la moindre atteinte à la probité sans s'être libéré au préalable du poids de ses fautes passées.

Cette lessive ainsi renouvelée lui permettait de traverser, le cœur léger et le front serein, les embûches tendues par le « malin », pour provoquer la chute des honnêtetés les mieux établies.

Il mourut riche, honoré, dévotement, comme il avait vécu, et s'il n'est pas assis à la droite du Père, c'est qu'il existe entre le Roi des Cieux et ses représentants sur terre, un malentendu manifeste quant à l'interprétation de ses desseins.

La réquisicioun

La requisicioun di vin baiè au Coumitat, oucasioun de faire mostro de soun ativeta bènfasènto e patrialo: lèu espeliguè uno « coumessioun ecounoumico » que Polito n'en prenguè lou courdèu.

L'enavans d'aquéu brave Polito, soun bourgalige, si counsèu desinteressa, l'endraiado que baiè à si service, li requésiciouna li prenguèron talamen à la bono qu'aurias di que n'i en gardavon gramaci.

Fau dire que Polito avié trouva lou biais d'accourda lis interès de cadun eme lis eisigènci de la requisicioun, ço qu'à premiero visto pou retraire dóu paradòsse. D'abord, avié la maniéro e pièi couneissié talamen l'èime de si counciéutadan, proupietàri-vinatié coum'èu l'èro, qu'aurias dit que si dicho espilavon de la mai profundo sicoulougio. En seguito d'acò e sènso ié pourta malicio, li founs de bouto, li vin de prèisso, li vin de ligo..., li piquèto..., un pauquetet... pas trop, tout acò prenguè em'ardidesso lou noum de « vin naturàu », qu'èro acò la fourmulo à laqualo tenièn li service de la requisicioun.

Se pou pas dire que defautèsse la bono fé, amor que s'es jamai fa la provo que la raco, ni la ligo..., ni mai l'aigo di piquèto fuguèsson proudu artificiau.

Vole crèire qu'aqueli fournissèire d'oucasioun e proun interessa, me n'en voudran pas se li lèisse amata dins soun escuresino e seran proun moudèste pèr pas me fourça de li designa mai clar e mai net.

Pèr mal-astre, l'ensaje, pamens fruchié, anè pas lieun aquéu vin, qu'èro la resulto d'un mescladis de causo naturalo e tant naturau quand partié, se fatigavo pèr camin.

Acipa dóu làngui de si roubino nadalenco, se descaravo à visto d'iue, e quouro arrivavo au pelous, que pamens èro pas dificile, n'èro plus qu'aquéu famous pinard que vous espessissié li quart, e tambèn la fruchaio, d'uno tenchuro noun lavablo d'ounte semblavon foro-bandi, li cansoun, lou soulèu e meme li rasin. Li miejournau lou renegavon; li « gas » de l'Uba voulièn pas lou counèisse.

Pamens, lou-z'aut coumandamen avié fa founs sus aquelo ajudo nouvello, pourtairis de gaieta emai d'audàci.

S'èro bèn aprouvesi de crous de guerro emai avié passa coumando aboundouso de crous

de bos, fin de recoumpensa coume se déu, li tra d'erouïsme, o se voulès, li cop de tèsto di pelous, qu'aquelo bevèndo alarganto butarié vers lis alargàntis entrepresso. Li crous de bos faguèron quand même mestié e li service de l'arrié aproufichèron di crous de guerro que soubravon.

*

Sus raport dóu G. Q. G. l'Intendènci s'esmduguè; li coumitat loucau fuguèron escarabiha e, desenant, tout vin duguè s'amerita soun noum e, subre tout, èstre au tout digne di resulto erouïco que s'esperavo d'eu.

Polito demissionné sènso estampèu. Au Coumitat s'escalustrèron d'aquel ingers que fuguè tengu pèr destempoura.

Soulet, un di membre (diren tout aro perqué) aprouvè, plen de fogo au noum de la mouralo, e de l'ounesteta, vièi mot gausi que, semblavo d'avis que la loucucion « es la guerro » devié, pèr sèmpe, ague mata.

Lou Coumitat n'afourtiguè pas mens, eme mai o mens de franquesso, lou coumand fa i vinatié de noun liéura outro causo que de vin de la tino. Ansin faguèron, sènso que la qualita ie gagnèsse bravamen estènt que, sènso l'ajudo di vigneron, proun de sieun countunièron à i'èstre pourgi tóuti li cop que s'arrestavo pèr camin.

Talamen qu'un pelous, qu'avié d'escolo, pousquè dire em'uno pichoto variacioun e un à-prepaus segur, ço qu'avié deja dit eme resoun A. de Musset

« Que i'avié lieun, de la tino i bouco ».

L'ounour du Coumitat demourè net, bonadi aquelo proutèsto justamen aprouvado (coume voulias faire ?), marcado, pièi parafado, sus lou proucès-verbau de la sesiho d'aquest jour.

Pèr li que sabièn lou vrai di causo, aquelo manifestacioun agantavo tout soun sén, emai touto sa sabour, dins lou fa que soun meïour empuraire èro lou soul membre dóu Coumitat que noun fuguèsse proupietàri— vigneron.

La réquisition

La réquisition des vins donna au Comité une nouvelle occasion de manifester son action patriotiquement bienfaisante: une Commission économique fut créée dont Polyte assumait la direction.

L'activité de Polyte, son urbanité, ses conseils désintéressés, les directives qu'il imprima à ses services furent accueillis par les réquisitionnés avec une faveur qui ressemblait à de la reconnaissance.

C'est que Polyte avait trouvé le moyen de concilier les intérêts de chacun avec les exigences de la réquisition, ce qui, à première vue, peut paraître relever du paradoxe. Il avait la manière, d'abord, et puis une connaissance si par, faite de l'âme de ses concitoyens, propriétaires- vigneron comme lui, que ses indications paraissaient

s'inspirer de la plus pénétrante psychologie.

Et c'est pourquoi, sans penser à mal, les fonds de cuve, les vins de pressoir, les vins de lie..., de la piquette... un peu... pas beaucoup... prirent d'autorité le nom de « vins naturels », formule exigée par les services de la réquisition.

La bonne foi ne saurait être soupçonnée; puisqu'enfin l'on n'a pas encore démontré que le marc de raisin, ni la lie de vin, pas plus que l'eau des piquettes fussent des produits artificiels.

J'espère que ces fournisseurs occasionnels, sinon désintéressés, ne m'en voudront pas de les laisser plongés dans leur obscur anonymat, et qu'ils feront violence à leur modestie en ne me mettant pas en demeure de les évoquer plus clairement.

Malheureusement, l'expérience cependant si prometteuse ne se poursuivit pas. Ce vin composé d'éléments rigoureusement naturels, et si naturel au départ, supportait mal les fatigues du voyage. Pris de la nostalgie de ses « roubines » (1) natales, il se décomposait à vue d'œil et n'était livré au poilu, peu exigeant cependant, que sous la forme de ce fameux « pinard » qui vous culottait les quarts, les tripes aussi, vraisemblablement, d'une teinture indélébile et duquel semblaient exclus le soleil, les chansons et même le raisin.

Les Méridionaux le reniaient; les gars du Nord ne désiraient point faire sa connaissance. Le Haut-Commandement avait pourtant beaucoup compté sur ce nouvel ailié, générateur de gaieté et de coups d'audace. Une ample provision de croix de guerre et une commande importante de croix de bois avaient été faites en vue de récompenser les actes d'héroïsme, autrement dits: coups de tête, des poilus que le breuvage généreux inciterait aux plus généreuses entreprises.

Les croix de bois furent tout de même utilisées et les services de l'arrière bénéficièrent des croix de guerre en rabiot.

Sur rapport de G. Q. G. l'Intendance s'émut; les Comités locaux furent alertés et l'on exigea un vin digne de porter son nom, et digne surtout des fins héroïques auxquelles on le destinait.

Polyte démissionna sans éclat; au Comité l'on déplora « in,petto » cette ingérence qualifiée de malencontreuse.

(1) Canaux d'arrosage qui sillonnent la Camargue.

Seul, l'un d'entre ces Messieurs (nous dirons tout-à l'heure pourquoi) approuva bruyamment au nom de la moralité, de la loyauté, vieux mots démodés dont la locution « c'est la guerre » semblait avoir eu raison de façon définitive.

Le Comité n'en appuya pas moins, avec un beau semblant de sincérité, l'ordre intimé aux viticulteurs de ne livrer que du vin de première cuvée.

Ce qui fut fait, sans apporter de changements notables à la qualité, car bien des soins intéressés lui furent prodigués en cours de route, auxquels les vigneron ne participèrent en aucune façon.

Si bien qu'un poilu qui avait des lettres put rappeler, avec une légère variante et un à-propos certain, cette vérité déjà énoncée par Musset

« *Qu'il y a loin le la cuve aux lèvres* ».

L'honneur du Comité fut donc sauvé par cette protestation dûment approuvée (comment faire autrement ?) couchée et paraphée sur le procès-verbal de la séance de ce jour. Pour les initiés, cette manifestation était significative en ce sens qu'elle avait pour principal animateur le seul et unique membre du bureau qui ne fût pas propriétaire.

Desfèsci... Foundudo...

Aquelis abelu de la requisicioun, qu'avièn l'èr de rèn e faguèron pas grand causo au debana dis evenimen, aduguèron, d'autre las, de seguido grèvo, estènt que li membre dóu Coumitat s'encapavon proun mousquet.

Eli qu'avièn tengu lou cop dous gros ivèr de tèms; qu'avièn afrounta li neblo de la Meuse, lou gelibre di Vosges, li palun de l'Isèr; la pluejo, la fango, li requiéulage estrategi... emai l'abandoun di Rùssi... Eli qu'avièn viscu tout lou dramo en legissènt, jour pèr jour, li journau maissaire e assabenta... noun pousquèron supourta aquel envahimen subre sis alargàntis iniciativo; sus l'autourita que tenièn d'un dévouamen desinteressa e de soun sicap.

Aquéu biais de mescounèisse tant de bon service dins li cargo grèvo e majouro que s'èron atribui e qu'avièn adu vers sa toco; tant d'ingratitude negro li maucourè...

Prefoundamen envergougna, mai fièr e soumès, coume se déu, se repleguèron pausadis sus d'uni pousicioun, d'ounte se tenguèron sus li raro d'uno néutralita assouludo, mai pamens bèn-voulènto.

Vouguè miès ansin, que n'èron pièi vengu à se reproucha, lis un lis autre, li sucrage, lou sermage, li poutringage destempoura, qu'avièn fini pèr faire tant de tort à-n'aqueu proudu de noste sòu.

Dins éu, cadun cresié que « l'autre » avié suivi de plus proche li counsèu e li endraiado de Polito. L'unioun sacrado fuguè pas óuficialamen roumpudo mai lis acamp ounte, febrousamen, se discutissièn li « coumunica », noun se refaguèron plus que pèr de partido pausadisso de beloto.

D'abord que lou z-aut Coumand voulié tout faire soulet, e bèn ie leissarièn teni la co de la sardan... Aro tout acò cercavo dis iue la cuveto de Pilato.

... Plus ges de roundo... li pastre estalouirèron sis escabot à soun grat dins li grès óudourous... La gardo dóu Pont fuguè supremido..., tant de foutu se « lou » fasièn sauta !...

A la modo d'àutri nacioun, s'encadenèron dins un « splendid isoulamen » mai tout en tenènt lis iue fissa dóu coustat dóu Rose sauvaire, fin de prene, à tèms **vougu**, li mesuro que falié lou jour ounte Sant Gile seriè menaçà de plus proche.

Lou Coumitat se foundeguè dins un pateti pretoucant:

- « Aro, annuncié Cartagèno, de que qu'arrive: Me n'en foute! »
- « Me n'en foute! » apoundeguè Polito.
- « Me n'en foute! » repouteguè Rugnolt.

— « Nous n'en foutèn! » diguèron lis autre.

Un cop de mai s'encapavon d'accord dins l'unioun coume dins l'elouquènci.

Cadun s'èro douna sieun pèr que soun esclamacion diguèsse soun perqué: lou soulas, lou sacrebiéu o lou desfèsci.

Ço qu'a de siéu aquelo loucucion néscio es qu'a justamen lou poudé de tout tradure, sènso que rèn ié fague óbligacion d'espremi que que fugue.

Découragement... Dissolution..

Ces incidents de la réquisition, insignifiants en apparence, et qui n'eurent aucune répercussion sur l'évolution générale des événements, entraînaient, par ailleurs, de très graves conséquences, étant donné l'excessive susceptibilité de ces Messieurs du Comité. Eux qui avaient résisté aux rigueurs de deux hivers, aux brouillards meusiens, aux givres des Vosges, aux marais de l'Yser, à la pluie, à la boue, aux replis stratégiques et à l'abandon russe; eux qui avaient vécu tout ce drame à travers les fidèles récits d'une presse proluxe et renseignée, ne purent supporter cet empiètement sur leurs initiatives généreuses, sur l'autorité que leur conférait un dévouement bénévole autant que spontané. Cette méconnaissance des services rendus dans les lourdes et hautes attributions qu'ils s'étaient octroyés et dont ils avaient courageusement assumé la charge; cette ingratitude noire les découragea.

Profondément humiliés, mais disciplinés et dignes, ainsi qu'il convient, ils se replièrent en bon ordre sur des positions d'où ils n'observèrent plus que les règles d'une neutralité absolue... mais néanmoins bienveillante.

Ce fut très bien ainsi, car ils en étaient arrivés à se reprocher mutuellement, le sucrage, le mouillage et le truquage exagérés, qui avaient contribué à déconsidérer le produit du sol.

En son « for » chacun demeurait persuadé que « l'autre » s'était mieux inspiré que lui-même des indications de Polyte.

L'union sacrée ne fut pas officiellement dénoncée, mais les réunions fiévreuses, où se discutaient les communiqués, ne se renouvelèrent plus que pour de paisibles belottes. Puisque le Haut-Commandement prétendait assumer seul la direction des événements, on lui en laisserait l'entière responsabilité.

A présent, chacun cherchait des yeux la cuvette de Pilate.

Plus de rondes..., les bergers étalèrent leurs troupeaux comme il leur plût dans les garrigues parfumées. ., la garde du Pont fut supprimée... Tant pis si « on » le faisait sauter!

S'enfermant, à l'instar d'autres Nations, dans un « splendide isolement », l'on se réserva seulement d'avoir toujours les regards tournés vers le Rhône sauveur, et de prendre, en temps opportun, les mesures adéquates le jour où Saint-Gilles serait directement menacé.

La dissolution du Comité s'effectua dans un pathétique émouvant.

—« A présent, décréta Cartagène, quoi qu'il arrive... Je m'en fous! »

— « Je m'en fous! » renchérit Rugnolt.

— « Je m'en fous! » ajouta Polyte.

— « On s'en fout! » dirent tous les autres.

Une fois de plus l'accord se faisait aussi bien dans la décision que dans l'éloquence.

Chacun donna à son exclamation le ton qui convenait le mieux pour traduire son sentiment personnel: le soulagement, la colère ou le dépit.

Car le propre de cette locution imbécile est justement dans sa faculté de tout traduire, sans se trouver dans l'obligation d'exprimer quoi que ce soit.

Epilogo

La biasso bèn garnido e lou cor grèu d'ùni pensié que lou Sort de la Patrio n'èro pas lou mai pesu, aquesti dous « brave », se gandissien, sènso joio, pecaire, vers soun cors que s'encapavo just aquí ouate se counquistavo lou titre de « eros ».

Devistèron Cartagèno dins uno ousbro que se passejavo, tèsto souto, dins la lèio di platano dé l'avengudo. Tristas, escranca, descounèissable; sènso brassard avié plus rèn de ço qu'avié fa d'èu: un menaire d'ome.

Se sarrè d'eli e leissè raja de soun cor lou flume d'maresso que poudié plus restanca:

— « La Franço, ço diguè d'uno vouès sournarudo, saup pas ço que pèrd en pas reconneissèn la valour de nòstis esperfors... Li grand Capo, jalous de la part que prenian à la desfènso natiounalo, an talamen peneja nosto obro que n'en-demoro rèn... rèn... rèn... »

E s'en anè...

— « De que n'en dises? » diguè un di pelous.

— « Dise , l' autre respoundeguè , que moun grand avié bèn resoun:

*Quand lou pesoul s'es vist dins la farino,
s'es cresegu lou móunié ».*

Epilogue

La musette bien garnie, et le cœur gonflé de préoccupations dont la moindre était certainement le sort de la Patrie, ces deux « braves » allaient sans joie rejoindre leur corps en des lieux propices à l'élévation au titre de « héros ».

Ils reconnurent Cartagène en une ombre qui déambulait tristement sous les platanes de l'avenue, morne, vieilli, méconnaissable, sans brassard, ayant hélas, perdu tout ce qui lui donnait l'apparence d'un « meneur d'hommes ».

Il les aborda et laissa couler de son cœur les flots d'amertume que son orgueil avait trop longtemps contenus:

— « La France, dit-il d'une voix sombre, ne sait pas de quels dévouements et de quels secours elle se prive en ne reconnaissant pas nos efforts. Jaloux de la part que nous prenions à la défense Nationale, les Etats-Majors ont, petit à petit, tellement empiété sur

notre œuvre qu'il n'en reste rien... rien... rien... »

Puis il s'éloigna...

— « Qu'en penses tu? » dit l'un des poilus.

— « Je pense, répondit l'autre, que mon grand-père avait raison:

Lorsqu'il se vit dans la farine,

le pou se prit pour le meunier ».

(FIN DU TOME PREMIER)

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc -2000**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo
e de la maqueto pèr Ugueto Giély,
en sa qualita de mèmbe
dóu Counsèu d'Amenistracioun
dóu CIEL d'Oc.

